

LA REVUE DU CAIRE

لاريفى دى كير

SOMMAIRE

	Page
GAMAL ABDEL NASSER Vers la liberté	215
ALEXANDRE ADOPOL . Le sauvetage des monument de Nubie	230
ZAKARIA GHONEIM .. La Pyramide Ensevelie	237
A. PAPADOFOULO Primitifs de 1959	265
FERNAND LEPRETTE . RAOUF KAMEL A. PAPADOFOULO GABRIEL BOUNOURE ..	} Une amitié exemplaire 285

rdc

VIENT DE PARAITRE

Un important numéro spécial

AHMED RASSIM

Poète arabe de langue française

Avec la collaboration de:

Georges Duhamel, Abdel Rahman Sidky, Gabriel Bounoure, Moënis Taha-Hussein, Andrée Chédid, Georges Henein, Georges Raymond, Alexandre Papadopoulo, Henri Thuile, J. Ascar-Nahas, Jean Moscatelli, Antoniè Loza, Gabriel Boctor, etc...

Le numéro comprend en outre des Morceaux
Choisis très complets de l'œuvre du poète.

Un beau volume illustré P.T. 80.—

Edition de luxe sur alfa numérotée ... P.T. 150.—



**The whole world is waiting
for your vacation**

ONLY TWA connects 60 key cities with
21 world centers in Europe, Africa and Asia

Fly the finest... FLY ~~TWA~~
TRANS WORLD AIRLINES
U.S.A. · EUROPE · AFRICA · ASIA

Banque Belge et Internationale en Egypte

Société Anonyme Egyptienne

Autorisée par Décret Royal du 30 janvier 1929

**L E C A I R E
H E L I O P O L I S
A L E X A N D R I E**

**TRAITE TOUTES OPERATIONS
DE BANQUE**

R.C.C. 39

R.C.A. 692

BANQUE MISR

S. A. E.

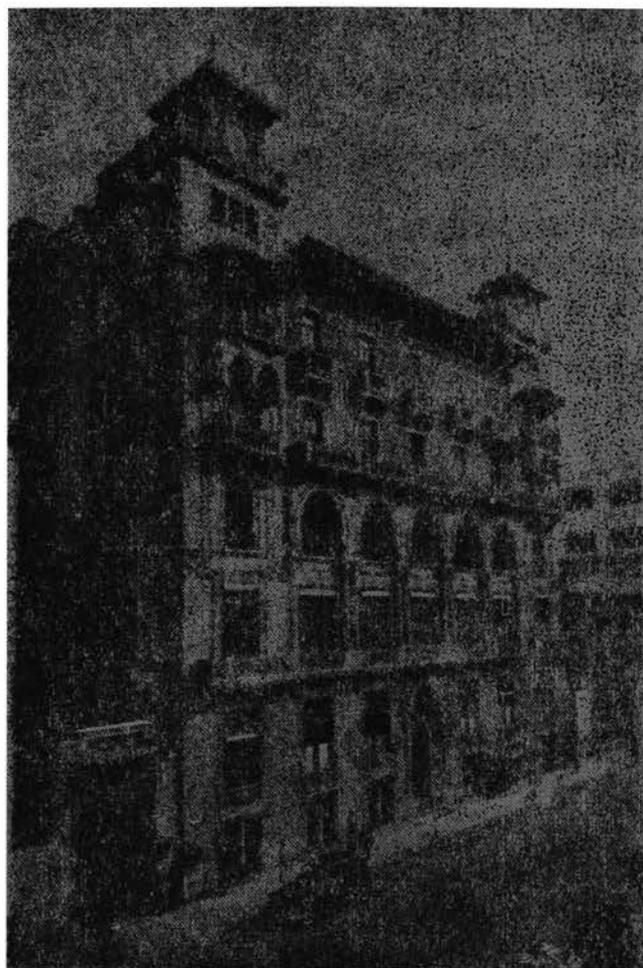
Fondée en 1920

R. C. Caire No. 2

Siège Social : LE CAIRE

151, Rue Mohamed Bey Farid (ex Emad E.-Dine)

Téléphones No. 78295 et 78090



LA BANQUE met en location, à des prix très avantageux, des COFFRES de toutes dimensions pour la garde d'OBJETS DE VALEUR, au Siège Central du Caire et à la Succursale d'Alexandrie.

En partant pour l'Europe

VISITEZ LA **YUGOSLAVIE**

- ◆ La Yougoslavie est reliée avec toutes les villes importantes de l'Europe Occidentale et Orientale par de nombreuses correspondances aériennes.
- ◆ Voyagez par **J A T** vers Belgrade, avec escale à Athènes.
- ◆ Départs du Caire tous les **MERCREDIS** et **SAMEDIS** à 9 h. a.m.

Pour toute
information,
contactez les
bureaux **J A T**,

33, rue Kasr el-Nil.

LE CAIRE

Tél. 78066



LA REVUE DU CAIRE

Fondée en 1938
Vol. XLIII, No. 230

OCTOBRE
1959

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulos

VERS LA LIBERTE

Le Dimanche 20 Septembre 1959, le Président Gamal Abdel Nasser, au cours d'une visite commémorative à la ville de Rosette, a remis les prix décernés — entre autres — aux deux gagnants ex-aequo du concours dit « Concours du Conte ».

Dans sa jeunesse, le Président avait écrit les premières pages d'un conte patriotique — resté inachevé — dont les péripéties se déroulaient dans l'atmosphère dramatique du débarquement anglais de 1807 et des événements historiques qui avaient précédé la retraite des envahisseurs refoulés à partir de Rosette.

Le Conseil Supérieur pour la Protection des Arts et des Lettres avait organisé un concours. Les participants devaient compléter le conte amorcé jadis par le jeune Gamal Abdel Nasser.

Furent proclamés gagnants ex-aequo Abdel Rahim Aggag et Abdel Rahman Fahmy. Les contes qu'ils ont écrits sont beaucoup trop longs pour que nous puissions en donner une traduction dans le cadre de la Revue du Caire. Toutefois, nous avons jugé intéressant de traduire les quelques feuillets ayant servi de tremplin à cette joute littéraire, qui constituent un document historique significatif

AVANT-PROPOS

Une Journée Inoubliable

Ce jour-là qui s'annonçait lugubre, devait pourtant finir dans l'allégresse. On était alors en 1807. Les anglais se disaient : « Voilà donc l'Égypte libérée du joug turc, l'Égypte indépendante, proie facile à croquer, facile à résorber. Que peuvent ses trois millions d'habitants contre la flotte et l'armée britanniques, bien entraînées, fortes, avec les canons et les obus dont elles disposent ? » Il y avait là une occasion unique ; un rêve ancien allait enfin se matérialiser, un espoir que chérissaient les anglais d'antan se réaliser.

A peine quelques semaines s'étaient-elles écoulées que leurs escadres étaient ancrées au large d'Alexandrie. Le premier obus anglais était lancé. Un premier clou dans le cercueil de la liberté et de la dignité de l'Égypte, pensaient-ils. Bientôt cette liberté serait roulée dans un linceul, scellée à jamais dans la tombe, ensevelie sous la poussière.

Alexandrie, au glorieux passé, était maintenant la proie des flammes, ces flammes aux lueurs desquelles les Égyptiens pouvaient voir l'affreux spectacle de la tyrannie, de la rapacité et du despotisme. Hagarés, les Alexandrins s'éparpillaient ça et là avec leurs enfants, leurs femmes... Que leur réservait donc le sort ? Une tempête infernale ensevelissait leurs foyers. Le feu partout... dans la ville, dans les cœurs. Les anglais jubilaient, victorieux. Leurs troupes avaient débarqué, fières de leur succès. Ils

avaient foncé sur Rosette. C'était alors une ville consciente de son patriotisme. Elle s'était raidie tel un seul homme, et sans attendre les ordres du gouverneur, avait organisé sa défense. La moitié de ses hommes se dirigea ostensiblement vers le bourg d'El Hammad pour inciter les anglais à les y poursuivre. L'autre moitié se tapit dans les demeures, nul ne se doutait de leur présence. Quand les hordes ennemies s'abattirent sur la ville, un feu nourri les reçut à travers les fenêtres restées jusqu'alors closes.

CHAPITRE PREMIER

La nuit avait été chaude et sèche en ce début de Septembre. Les ténèbres allaient bientôt se dissiper ; dans quelques heures l'aube s'annoncerait. La lune s'était réfugiée au delà de gros nuages amoncelés vers le couchant. Les anglais étaient en vue d'El Hammad où un silence de mort régnait. Vers le nord campaient les troupes du général Fraser. Le silence n'était que légèrement agacé par le bruit de pas de la soldatesque. Au sud, Mourad Pacha — un vrai héros — avait tenté en vain, avec ses vaillantes troupes d'irréguliers, d'engager le combat avec l'ennemi. Ses défis répétés étaient restés sans réponse, et là aussi tout bruit avait cessé car, rompus de fatigue, les gardes tombaient de sommeil sur place. Toute la troupe dormait profondément. Mourad Pacha s'était assoupi sous sa tente, fourbu à la suite de longues et nombreuses nuits de veille. Ses hommes de garde étaient couchés près de lui.

Au milieu de cette quiétude, une faible activité prit naissance autour des tentes du gé-

néral Fraser. Des vagues humaines commencèrent à se mouvoir au ralenti dans la paix imposante de la nuit. Elles se dirigeaient vers la tente de Mourad Pacha. Ces hommes ne parlaient qu'en chuchotant. Ils s'avançaient prestement et silencieusement dans le calme plat qui précède l'aube, pareils à de gros reptiles. L'un d'eux dit à voix basse :

— Sir Wellington, laissez donc le capitaine Percy surprendre les gardes. Quant à vous, entrez directement dans la tente de Mourad Pacha, tuez ses gardes et arrêtez-le.

Ceci à peine dit, Sir Wellington s'élança à la tête de six cents hommes triés sur le volet. Ils étaient en manche de chemise pour pouvoir se distinguer de leurs ennemis dans les corps à corps en pleine obscurité. Les deux camps rivaux étaient à peine séparés d'un kilomètre et demi de terrain plat et facile. Et pendant que se tramaient ces complots, les habitants d'El Hammad dormaient profondément.

Sir Wellington et ses hommes avaient déjà couvert la moitié de la distance qui les séparait de leur but. On distinguait difficilement les chemises blanches tant les ténèbres étaient denses. On aurait dit des fantômes. Encore huit cents mètres, peut-être moins, et ils en auraient fini. Cependant les hommes de Mourad Pacha étaient toujours dans les bras de Morphée... A cet instant, un des leurs s'élança pour les alerter. Sa main puissante secoua violemment les gardes les uns après les autres. Il criait sans cesse, déchirant le silence de la nuit :

— Debout ! Réveillez-vous ! L'ennemi se dirige vers vous... pour vous surprendre... pour vous exterminer pendant que vous dormez...

Avant que les sentinelles n'eussent eu le temps de reprendre conscience, la même main s'était déjà abattue sur les gardes privés de Mourad Pacha, les secouant avec rudesse, sans ménagement. La voix tonitruante résonnait sans cesse :

— Réveillez-vous ! Les Anglais sont là...

Dans la tente de Mourad Pacha une faible lumière apparut. Le pacha était étendu à même le sol, tout armé. Lorsqu'il eut perçu les voix et le mouvement, il avait sursauté, et debout en un clin d'œil, il n'avait trouvé personne autour de lui. Il lui semblait toutefois avoir aperçu l'ombre d'un homme de haute taille qui quittait précipitamment la tente. De prime abord il avait cru rêver. L'apparition n'était-elle donc qu'un affreux cauchemar ? Mais il n'avait pas tardé à se rendre compte que le camp avait repris son activité fébrile. Les cris d'alerte se mêlaient au cliquetis des armes, au hennissement des chevaux et aux ordres lancés par les officiers de tous côtés. Sur la toile de sa tente, Mourad Pacha avait trouvé ces quelques mots crayonnés :

« Attaque de nuit... Six cents hommes se dirigent vers vous... Moins de huit cents mètres vous en séparent... »

Au fait, Sir Wellington n'était en ce moment qu'à quatre cents mètres de son but. Il entendit de ses propres oreilles tous ces bruits ; il perçut le mouvement des préparatifs militaires du camp opposé. Il se rendit alors compte que cette attaque-surprise, tout mûrement et secrètement ourdie qu'elle était, avait échoué. Il n'avait plus qu'à retourner à son point de départ. Il ne pouvait songer à passer à l'attaque

avec ses six cents soldats ; ses effectifs ne suffiraient pas à lui assurer l'avantage. Il savait en outre que les soldats de Mourad Pacha étaient des guerriers courageux et agressifs. Les anglais, bredouilles, firent volte-face.

De retour au camp, Sir Wellington dut reconnaître devant le chef de l'expédition, le général Fraser, l'échec de la tentative d'attaque improvisée qu'il avait pourtant préparée avec ordre et minutie. Rouge de colère et de dépit, Sir Wellington s'écria :

— Toutes les tentes d'El Hammad étaient en pleine activité. Je n'ai pu m'aventurer à attaquer car nous n'avions plus l'avantage de la surprise.

Fraser retorqua, pestant, injuriant et blasphémant :

— Et qui donc a bien pu brûler la mèche ?

Tel un lion en furie, Wellington rugit :

— Il n'y a que le diable masqué qui ai pu faire cela...

De l'autre côté du bourg, l'homme qu'on appelait « Le masqué », regagnait sa cachette ; subrepticement, comme il l'avait auparavant quittée.

CHAPITRE DEUXIEME

Le lendemain, on pouvait voir Fraser, debout dans sa tente, entourée de Sir Wellington et de son état-major. Il fulminait tel un volcan en éruption. Il arpentait la tente de long en large furieusement. Personne n'osait avancer un traître mot. C'est lui-même qui enfin éclata :

— Nous avons échoué dans six combats livrés à Mourad Pacha jusqu'à présent. Je suppose qu'on doit lui passer le mot en temps voulu.

— Nos plans, répondit Sir Wellington, étaient toujours parfaitement conçus. Nos hommes s'avançaient en silence, tels des spectres dans la nuit noire. Mais chaque fois quelqu'un lui annonçait notre arrivée. Nous trouvions toujours le camp de l'ennemi en pleine activité, nous contraignant à la retraite. Nul autre que le diable n'aurait pu l'avertir... un espion plus fin, plus averti que nous.

— Je soupçonne, dit l'un des chefs, la présence d'un élément inconnu qui veille sur la vie de cet homme. Un de nos limiers nous a rapporté ce que disent les siens. Ils parlent d'un homme haut de taille, large d'épaules — certains d'entre eux l'appellent « le masqué ». Ils pensent que la force qui le protège est surnaturelle; mais il semble que nul ne soit parvenu à le voir en chair et en os.

Sur ces paroles, un long silence emplit la tente, un silence lourd et troublant. Les faces pâlirent, les lèvres tremblèrent. Sir Wellington se signa. Tous ces hommes, qui tout à l'heure parlaient avec emportement en se délectant du massacre des innocents, étaient maintenant frappés par ces récits fantasmagoriques. Eux, qui se réjouissaient des souffrances humaines, étaient à présent effrayés, atterrés. Ils marmonnaient des prières sacrilèges demandant la grâce de Dieu, oubliant qu'ils avaient dérogé chaque jour, par leurs faits et gestes, à Ses Commandements. Et lorsque Fraser reprit la parole, il avait baissé de ton :

— Que ce soit le diable ou tout autre qui l'avertisse, ceci importe peu, dit-il. Ce qui nous concerne c'est l'exécution des ordres de notre Souverain : nous emparer de l'Égypte.

Il se tût un instant puis raccrocha :

— Il nous faut des espions habiles dans le cœur même de la ville, pour connaître tous les plans qui s'y préparent.

Et ce disant, il jeta un regard hautain sur toute l'assistance.

Sir Wellington révéla alors que l'agent secret 566 avait aujourd'hui même envoyé une communication. Il y disait que Rosette était dégarnie ; qu'on pourrait d'ores et déjà l'investir, toutes les forces ennemies ayant été expédiées à El Hammad. Il conseillait d'agir vite, avant que l'adversaire ne puisse regrouper son armée.

— J'ai en outre reçu une autre nouvelle, dit-il, Mohamed Aly Pacha avait décidé de fuir en Syrie après qu'il eût appris l'écrasante victoire que nous ayons remportée à Alexandrie et à Damanhour. Lui-même lutte à cette heure contre les Mamelouks en Haute Égypte. Il n'a nullement pensé à envoyer des troupes à Rosette. Ce peuple m'amuse, conclut-il. Il veut résister à une grande armée bien qu'il soit dans un extrême état de faiblesse : ni armes, ni munitions.

Puis, avec un sourire, il enchaîna :

— Ce sont là des nouvelles réjouissantes. De toute façon, nous en aurons bientôt fini avec ces gens. L'Égypte deviendra alors — de bas en haut — une possession de la Couronne Britannique.

CHAPITRE TROISIEME

Mohsen était là, assis sur un tabouret bas en face de sa mère, emmitouflée dans un châle

à cause du froid. Pensif, il recouvrait son visage de ses deux mains. Il était tellement absorbé dans ses réflexions, qu'il oubliait que sa mère était là en face de lui. Il revoyait par la pensée les événements de ces derniers jours. C'était aujourd'hui le jour fixé pour ses noces. Mais hélas la ville avait été surprise par l'avance de l'ennemi. C'est ainsi que le mariage avait dû être renvoyé pour après la bataille. Wedad, sa fiancée, était fille de bonne famille ; son père était l'un des notables de la ville. Deux yeux noirs langoureux, de longs cheveux épars couronnant son front, un visage clair illuminant le décor ombragé de sa chevelure... Cette image le hantait, le subjuguait pendant qu'il était assis sur le balcon avec sa mère. Puis une rapide vision du passé avait traversé sa mémoire.

A l'opposé de son frère Ibrahim, il était, lui, oisif et passait inaperçu. Un jour qu'il rêvasait, assis dans un champ tout à l'est de la ville, chantonnant un air populaire, il avait été pris de sommeil. Réveillé en sursaut par des cris de détresse mêlés à des aboiements farouches, il avait aperçu un grand chien poursuivant une jeune fille apeurée qui fuyait. D'un bond il avait chassé la bête avec sa canne et délivré la belle jouvencelle. Elle l'en avait remercié, et lui avait appris qu'il se trouvait sur les terrains appartenant à Ahmed Bey Assem, son père. Une sympathie réciproque avait dès lors lié leurs deux âmes. Par la suite, et à l'insu du père de sa dulcinée, ils se rencontraient souvent dans ces champs. Hassan, un cousin de la jeune fille, lui avait à maintes reprises offert son cœur ; mais elle l'avait toujours repoussé. De dépit il avait juré vengeance. Il avait été intrigué, ces derniers

temps, par les sorties fréquentes de la jeune fille au coucher du soleil. Elle se dirigeait seule vers les champs sans que les siens ne s'en aperçoivent. Un jour il l'avait suivie et l'avait trouvée en tête-à-tête avec Mohsen au bord du ruisseau. Sortant de sa cachette, il les avait surpris, et jettant à Mohsen un regard de mépris, il lui avait lancé :

— Eh ! toi, manant, que fais-tu ici dans ces champs ?

Wedad l'avait interrompu :

— C'est moi qui l'ai convoqué ici, dit-elle.

— Je n'ai jamais entendu que les hommes répondent à l'invite des femmes, retorqua-t-il. Mais pourquoi donc le défendez-vous ?, continua-t-il, furieux.

Sa colère n'avait fait qu'augmenter. Mohsen l'observait, un sourire moqueur sur les lèvres, le regard chargé de dédain. Sur ce, Hassan s'était retiré précipitamment, se dirigeant vers la maison. Alors Wedad avait dit à Mohsen.

— Je te conjure de partir. Il va bientôt revenir avec du renfort pour te faire du mal.

Mohsen avait acquiescé et était rentré chez lui. Le lendemain, il était allé avec son père rencontrer le père de la jeune fille et avait demandé sa main. La date du mariage avait été fixée pour aujourd'hui même ; mais la cérémonie devait être renvoyée, l'ennemi menaçant de s'emparer de Rosette.

En entendant la voix de son père, Mohsen perdit le fil de ses rêves.

— A quoi penses-tu ? lui dit celui-ci. Tous les jeunes gens de la ville sont sous les drapeaux

pour protéger leurs femmes et leurs enfants... et toi que fais-tu là assis tranquillement chez toi. Pourquoi ne sors-tu pas pour te joindre à eux. Resteras-tu toute ta vie...

Son épouse l'interrompt :

— Ibrahim s'est déjà enrôlé ; Mohsen restera avec moi à la maison... Je n'en peux plus... Que ferai-je sans mon fils ? Pourrai-je continuer à vivre ? N'as-tu donc plus aucune affection pour tes enfants pour que tu veuilles les pousser à leur perte ?

— N'en crois rien, ma chère femme, lui répondit-il. Je n'ai pas moins d'amour pour eux que tu n'en as... mais je suis plus patriote, c'est tout. Tu préférerais peut-être que nous mourrions tous en captivité, dans le déshonneur et la dégradation pour que ton fils puisse vivre ? Ne serait-il pas plus équitable qu'il mourut pour nous assurer à tous une vie libre ?

Sa tirade prit brusquement fin. Le silence qui planait au dehors venait en effet d'être rompu par le chant d'hymnes patriotiques et par les hourras de la foule.

Mohsen n'avait pas bronché tout au long de ce duel oratoire. Il n'était pas dans son caractère de se laisser influencer par qui que ce soit. C'était un blasé et il avait toujours été ainsi. Pourquoi se mettrait-il martel en tête maintenant ? Il avait réagi comme il l'avait toujours fait, regardant son père avec ce sourire bien à lui, le sourire que toute la ville connaissait. De guerre lasse, le père s'était retiré en mâchonnant des mots de désapprobation.

CHAPITRE QUATRIEME

De passage en ville pour affaires de service, Ibrahim n'avait pas manqué de se rendre auprès de sa mère. Assise ce matin-là à ses côtés, elle lui demanda :

— As-tu vu ton frère Mohsen ?

— Non, répondit-il. L'as-tu vu, toi ?

— Rien qu'un instant, dit-elle.

— Et que dit-il ? répliqua Ibrahim.

— Tu connais Mohsen, répondit la mère. Il a parlé du courage des volontaires avec l'air railleur que tu sais.

Et avant qu'Ibrahim n'ait pû faire une réponse désobligeante, la mère enchaîna :

— Ne blâmes pas Mohsen... Il est comme Dieu l'a fait. Il se moque de tout...

— Il ne pense qu'à son plaisir, qu'à son bien-être, s'exclama Ibrahim. J'ai appris qu'il était hier en compagnie de vauriens, s'amusant sans se soucier des calamités qui menacent le pays...

Ibrahim fit alors mine de partir pour vaquer à ses obligations. C'était un de ces jeunes enthousiastes qui s'étaient jetés dans la lutte pour effacer l'insulte que subissait la patrie. Mais la mère étendit sa main vers son fils préféré. Il revint s'asseoir à ses pieds et lui baisa les mains. Elle lui dit :

— Mon fils, je t'en supplie... pas de gestes étourdis. Ne fais rien que tu pourrais regretter plus tard, quand les regrets s'avèrent impuissants.

— N'aies pas peur, mère, lui répondit-il. On nous a promis du renfort... Je suis plus rusé qu'un renard, mais je ne plierai pas devant la

force brutale. Je combats une bande d'assassins qui a violé notre patrimoine et foulé aux pieds notre liberté. Mon devoir est de servir ma Patrie et mes père et mère.

Il l'embrassa et partit en coup de vent. Aurait-elle voulu le retenir qu'elle n'aurait pu le faire, car la peur la terrassait.

CHAPITRE CINQUIEME

L'espion 566 n'était autre que Cattan Pacha, domicilié à Rosette. Arménien d'origine, il avait émigré en Égypte quand son pays avait perdu son indépendance. Il s'était fait naturaliser Égyptien et avait embrassé l'Islam. C'était un usurier des plus notoires de la ville. Il avançait de l'argent à des taux si élevés que les gens le haïssaient. C'est pour cela qu'il vivait dans la solitude, dans sa propriété à l'est de la ville, au milieu de laquelle il s'était construit une résidence où il habitait avec sa fille. Cette malheureuse enfant ne sortait jamais. Elle avait perdu toute affection en perdant sa mère à l'âge de sept ans. Elle en avait à présent dix-huit.

*
**

Taher Bey, l'omdeh de la ville, se trouva un jour à court d'argent et dans l'impossibilité de faire face à ses multiples et pressants engagements. Seul Cattan Pacha pouvait le tirer d'affaire. Il lui prêta donc l'argent à un taux raisonnable. Mais quand vint l'heure du règlement, Taher Bey n'avait pas un sou vaillant. Il demanda un renvoi à son créancier qui lui accorda une semaine de répit.

Sur ces entrefaites, Cattan Pacha reçut un

message des Anglais. Il était nécessaire que, dans la maison même de l'omdeh, un homme de confiance puisse leur donner des détails sur tous les plans et complots qu'échafaudait Mourad Pacha. Toutes les ficelles étaient entre les mains d'Ibrahim, le fils de l'omdeh.

Cattan Pacha organisa sa machination, car il jugeait absolument essentiel que les Anglais s'emparent de l'Égypte pour que l'Arménie puisse regagner son autonomie nationale avec leur appui. C'était là le marché conclu entre Cattan Pacha et les Anglais.

Lorsque vint le moment du règlement de la dette de Taher Bey, celui-ci se rendit chez Cattan Pacha pour, de nouveau, atermoyer. Mais le Pacha se rebiffa et lui dit :

— Je te jure, mon ami, que j'ai moi-même grand besoin d'argent. Tu le vois bien, je ne puis différer le paiement plus longtemps. Tu auras à payer ta dette pour ne pas m'obliger à saisir et vendre tes terrains.

Taher Bey devint blême. Il supplia, sollicita un court renvoi, mais ce fut peine perdue. Le vieil homme, abattu par le chagrin, versa des larmes de douleur. Il entrevoyait le scandale qui l'attendait, l'avenir sombre qui s'annonçait.

— Veux-tu que je te fasse une proposition d'où tu sortiras gagnant? lui dit à brûle-pourpoint Cattan Pacha. Si tu l'acceptes tout ira pour le mieux; sinon je vendrai tes terres aux enchères aujourd'hui ou demain. Je saisirai ta maison et vous en chasserai.

Une lueur de délivrance éclaira le visage du vieillard effondré.

— Que Dieu exauce l'espoir que j'ai placé en toi, cher ami, s'empressa-t-il de répondre.

Veuille Dieu que ce que tu me demandes soit réalisable.

Alors l'usurier de lui confier :

— Si tu acceptes de marier ton fils à ma fille, je te libère de ta dette et de ses intérêts...
Et tu sais que ma fille est belle.

.....

Gamal Abdel Nasser
traduction française de
La Revue du Caire

LE SAUVETAGE DES MONUMENTS DE NUBIE

La réalisation du projet grandiose du Haut Barrage d'Assouan, dont les travaux commencent cette année, est appelée à inonder une vaste étendue de terres. Comme l'on sait, le lac artificiel formé par le Haut-Barrage s'étendra sur 450 kms. en amont de l'ouvrage et sa profondeur atteindra 90 mètres. Toute la Nubie, depuis Assouan jusqu'à la ville de Wadi Halfa se trouvera au fond de cette masse d'eau comme quelque nouvelle Atlantide. La construction du Haut-Barrage d'Assouan est une œuvre digne en tous points des travaux des anciens Egyptiens, multipliés par les possibilités de la technique moderne. C'est ainsi, par exemple, pour donner une idée des dimensions, que le corps du barrage aura un cubage de granit égal à dix-sept fois celui de la grande Pyramide de Chéops.

Il est inutile d'insister sur les avantages énormes que le Haut Barrage assurera à la province égyptienne de la R.A.U. et qui rendent son érection absolument indispensable, car aucun autre projet ne saurait le remplacer. C'est ainsi par exemple que le Haut Barrage permettra de mettre en culture plus de deux millions de feddans (1), soit une augmen-

(1) Un feddan est l'équivalent de l'acre anglais. Il y a deux feddans et quart à l'hectare.

tation du tiers de la surface arable actuelle dans la province égyptienne, qui est de 6 millions de feddans. Lorsqu'on sait le problème démographique critique de la province égyptienne où 24 millions d'habitants vivent essentiellement de la production de ces 6 millions d'acres, on conçoit que le projet du Haut Barrage apparaisse avec toute l'urgence d'un impératif de survivance biologique pour les habitants de la Vallée du Nil.

Le barrage fournira, en outre, et c'est même le plus important, une énergie de 10 millions de Kw. heure d'électricité, ce qui permettra d'accomplir la révolution industrielle du pays et d'élever considérablement le niveau de vie que peut assurer l'agriculture seule. On voit donc que la réalisation du barrage constitue une nécessité humaine qui ne se discute pas.

Malheureusement, le lac formé par le barrage, qui exigera le déplacement des populations de la région, tant du côté égyptien que du côté soudanais de la frontière, va recouvrir aussi de nombreux temples et d'autres monuments de l'Égypte antique, qui eux ne sont guère faciles à déplacer. Les plus célèbres sont les temples de Philae et surtout celui d'Abou-Simbel. Ce dernier, creusé dans la falaise rocheuse et non construit est presque impossible à transporter. On envisage de construire un mur protecteur. On pourrait du moins découper les statues de l'entrée pour les transporter ailleurs. De nombreux autres temples moins connus existent aussi qui se prêtent plus facilement à un déplacement scientifiquement étudié et assuré par tous les moyens techniques nécessaires.

Enfin et surtout, il est certain que dans cette vaste région, qui a été très peu fouillée jusqu'ici, — car les recherches se sont surtout centrées dans la

zone allant du Caire à Louxor —, d'immenses trésors archéologiques gisent ensevelis. Ce qui est connu ne doit vraisemblablement pas représenter plus de dix pour cent des richesses qui attendent la pelle et la pioche du fouilleur.

Ce problème devenu très urgent depuis les accords avec l'U.R.S.S., qui ont permis la mise en train de la construction du Haut Barrage dès cette année, n'a cessé de préoccuper les responsables du Ministère de la Culture et de l'Orientalisme Nationale, notamment M. Saroit Okacha, l'énergique et éclairé Ministre qui a décidé de mettre tout en œuvre pour réaliser la plus grande opération de sauvetage archéologique de l'histoire. Il était naturel que l'U.N.E.S.C.O. participe de son côté à une œuvre qui intéresse toute l'humanité autant que la R.A.U., car la civilisation de l'Égypte antique constitue une des portions les plus précieuses du patrimoine humain. Elle appartient à l'histoire de tous les hommes et les nombreux monuments, ustensils, objets d'art que le sol de l'Égypte recèle encore constituent la documentation la plus complète et la mieux préservée pour cette période de l'histoire de l'humanité.

Grâce à l'énergie et aux efforts infatigables de tous et notamment de Mme Ch. Desroches-Noblecourt, Conseillère déléguée par l'Unesco auprès du Centre d'Enregistrement des Antiquités, qu'elle a elle-même puissamment contribué à fonder il y a quelques années à peine⁽²⁾, les dirigeants de l'U.N.E.S.C.O. se sont pleinement rendus compte de l'importance exceptionnelle de la tâche qui se posait à toutes les nations et au monde civilisé en général. L'U.N.E.S.C.O. a décidé de coopérer pleinement à l'opération de sauvetage par des spécialis-

(2) Cf. La Revue du Caire, juillet - août 1958.

tes et des experts qui examineront toutes les possibilités et présenteront un rapport détaillé à la prochaine session de l'Organisme, qui doit se tenir en novembre, sur l'ensemble du projet et les crédits nécessaires pour son exécution.

D'autre part, le gouvernement de la R.A.U. a accepté d'accorder aux missions archéologiques étrangères qui vont prospecter la Nubie le droit de conserver pour leur pays et d'exporter les cinquante pour cent des objets trouvés, à condition simplement d'en fournir des copies à l'Administration des Antiquités de la province égyptienne.

Nous sommes heureux de publier ici l'important exposé que le Ministre de la Culture et de l'Orientalisme de la région égyptienne a fait le 1er octobre à la réunion des Experts Internationaux venus au Caire à cette occasion.

« Mesdames, Messieurs, a déclaré le Ministre, je suis heureux de vous accueillir au Caire et de saluer en vous le premier Comité International, pour l'Etude des possibilités de sauvegarde des sites et des monuments de la Nubie avant qu'ils ne soient engloutis par les eaux du Haut Barrage.

« Je rends hommage au rôle grandiose accompli par l'U.N.E.S.C.O. pour réaliser ce Comité — ainsi qu'à toutes les études techniques élaborées par les experts et spécialistes en sauvetage.

« Si le gouvernement de la République Arabe Unie construit le Haut Barrage pour assurer le bien-être de la population, il est aussi soucieux en même temps de sauver les monuments de la Nubie qui font partie du patrimoine culturel de l'Humanité.

« Nous sommes convaincus que le progrès universel ne se réalise que par la coopération internationale et la mise en commun des connaissances des différents peuples, pour que les générations à ve-

nir profitent de toute l'expérience acquise par leurs prédécesseurs.

« Prenant en considération ce projet et lui accordant l'importance et l'attention qu'il mérite — le Conseil Exécutif de l'U.N.E.S.C.O. l'a approuvé à l'unanimité à sa 54ème réunion du mois de Juin 59 à Paris et a décidé la recherche des possibilités de sauvegarde en vue de faire ultérieurement appel à une action internationale.

« Nous avons été très touchés par l'enthousiasme des membres du Conseil Exécutif et par leur esprit de solidarité.

« Cela nous a édifié sur le souffle généreux qui anime l'U.N.E.S.C.O., sur ses possibilités d'expansion au service de la Paix et le renforcement des éléments de confiance universelle et de coopération entre toutes les Nations.

« Votre présence, aujourd'hui, Mesdames et Messieurs, est le fruit de cet esprit et de cette volonté — elle confirme notre amour et notre confiance totale en les Nations Unies et ses Organisations — comme elle nous stimule à développer tous nos efforts pour réaliser les espoirs humains et culturels que porte sur elle toute l'Humanité.

« Je suis convaincu que vous agirez tous dans ce sens — et nous avons grand espoir dans votre succès, qui sera la consécration de la puissance de la coopération culturelle internationale.

« Je suis aussi heureux de communiquer la Déclaration du Gouvernement de la République Arabe Unie. »

Le gouvernement de la République Arabe Unie, a notamment déclaré le ministre, annonce que la participation à l'œuvre internationale de sauvetage des monuments de la Nubie, peut revêtir l'une des formes suivantes :

a) S'engager à envoyer des missions chargées d'effectuer des fouilles dans les zones où aucun creusement n'a jusqu'ici été entrepris, ou dans les zones où les fouilles n'ont pas été achevées ;

b) S'engager, scientifiquement, techniquement et financièrement, à sauvegarder les temples qui ne peuvent être transportés de leur emplacement actuel dans la région menacée ;

c) S'engager à prendre les dispositions scientifiques, techniques ou financières, pour transporter certains monuments hors de la zone menacée d'être submergée par les eaux du Haut-Barrage ;

d) Offrir les assistances scientifiques, techniques et financières au Centre d'Enregistrement des Antiquités créé par le gouvernement de la R.A.U. avec l'aide de l'U.N.E.S.C.O., assurer l'entretien des temples et des monuments menacés, et réunir tous les documents y relatifs ;

e) Octroyer l'aide financière nécessaire à l'exécution d'un ou de plusieurs des travaux susmentionnés, ou d'une manière générale, les travaux de sauvetage.

Deuxièmement :

Les offres de participation aux travaux seront soumises à l'U.N.E.S.C.O. qui, à son tour, les soumettra au gouvernement de la R.A.U. Ce dernier les étudiera et exprimera son avis devant une commission consultative d'experts internationaux, commission qui sera instituée par la R.A.U. et l'U.N.E.S.C.O.

L'exposé précise également que le gouvernement de la R.A.U. octroiera toutes les facilités administratives, douanières, matérielles et autres, aux organisations dont les offres auront été acceptées.

M. Saroit Okacha a ensuite souhaité la bienvenue aux experts internationaux, de même qu'il a

remercié l'U.N.E.S.C.O. pour le rôle qu'elle a joué dans le sauvetage des monuments de Nubie. Il a conclu en souhaitant aux experts le plein succès de leur entreprise.

Les experts internationaux, accompagnés par Mme Ch. Desroches-Noblecourt ont ensuite visité les régions de Nubie qui sont appelées à être inondées. Ils ont été rejoints sur place par le Ministre. Rentrés au Caire, ils se sont attelés à la rédaction de leur rapport final pour la prochaine session de l'U.N.E.S.C.O.

Il est à espérer que grâce à l'énergie et au soutien de M. Saroit Okacha et de tous les responsables égyptiens, comme de l'esprit d'initiative enthousiaste des experts internationaux, cette grande opération de sauvetage archéologique réussira à préserver à temps les monuments les plus importants de la Nubie.

La Revue du Caire compte publier un important numéro spécial sur l'ensemble de la question.

Alexandre Adopol

LA PYRAMIDE ENSEVELIE

CHAPITRE II

LES ROIS DE LA TROISIEME DYNASTIE

Le 9 mars 1951, je fus transféré de Louxor, où j'avais occupé le poste d'Inspecteur en Chef des Antiquités pour la Haute Egypte et Conservateur de la Nécropole de Thèbes, à Saqqara, où j'avais commencé ma carrière d'archéologue en 1937. A cette époque j'étais Assistant Archéologue et j'avais travaillé quelques temps sur la chaussée d'Unis, un roi de la Cinquième Dynastie dont la pyramide se trouve non loin de celle de Zoser. Cette fois, j'étais nommé Inspecteur en Chef de Saqqara, responsable de la protection et de la préservation de toutes les antiquités de la région. J'étais content d'avoir été transféré à Saqqara pour une raison particulière.

J'avais, en effet, été longtemps intrigué par le fait que, bien que la Troisième Dynastie soit l'une des plus importantes de l'Egypte Ancienne, époque où l'Egypte était devenue un royaume uni avec Memphis pour capitale, on savait très peu de chose des rois de cette Dynastie à part Zoser. Incidem-

N.D.L.R. — Cf. la première partie dans le numéro de septembre 1959. Zakarya Ghoneim, (1910 - 1959), a été un remarquable égyptologue à qui l'on doit la découverte, en 1951 - 54, de la Pyramide inachevée de Saqqarah. Nous sommes heureux de publier, en français, son livre sur sa découverte.

ment, Zoser n'est qu'une version postérieure du nom de ce roi, qui ne fut guère utilisée qu'après sa mort et qu'on ne trouve pas avant la Douzième Dynastie (1990 - 1777 av. J.C.). Sur les monuments qui lui sont contemporains, il est nommé Horus Netheryer-Khet. Il fut probablement le fils et successeur de Kha Sekhemui, dernier roi de la Seconde Dynastie. Sous son règne, des progrès si importants furent réalisés qu'il est évident que son accession au trône marque le début d'une ère nouvelle dans l'histoire de l'Égypte et c'est avec pleine raison qu'il fut considéré par Manétho comme le fondateur d'une nouvelle dynastie : la Troisième Dynastie.

Son premier tombeau, qui n'est probablement qu'un cénotaphe, est un mastaba en briques crues situé à Bet Khallaf, mais il semble certain qu'il fut enterré sous sa Pyramide à Degrés à Saqqara. Avec l'aide d'un groupe d'hommes de valeur dont le plus important fut son Architecte en Chef, Imhotep, il parvint non seulement à consolider le royaume nouvellement uni, mais à lui insuffler un dynamisme nouveau qui fit refleurir la civilisation égyptienne. Les vestiges que l'on a retrouvés de son règne témoignent de tels progrès dans les arts, que seuls d'importants développements dans les sciences peuvent les expliquer. L'exemple le plus frappant est évidemment le monumental ensemble de Saqqara, qui semble avoir soudain surgi, porteur d'une architecture hautement évoluée qui n'a son précédent nulle part au monde. Et pourtant il y a eu d'autres rois de la Troisième Dynastie à part Zoser. Quelles furent leurs œuvres, et où sont leurs monuments ?

C'est avec ces pensées qu'un matin ensoleillé de septembre 1951 j'errais, de cour en cour, dans l'enceinte de la Pyramide à Degrés de Zoser. La pyramide me dominait de toute sa hauteur, L'ayant

contournée vers sa face ouest, je m'assis à son ombre. Se pouvait-il, me demandais-je que la mémoire de ce grand monarque ait éclipsé celle de ses successeurs comme la pyramide écrasait les autres monuments de moindre importance de la région ? Était-il possible que d'autres rois de cette dynastie fussent également enterrés ici, mais que leurs tombes soient depuis longtemps tombées dans l'oubli ?

Je repassai dans ma mémoire les noms des successeurs de Zoser. On connaît le nom de quatre rois qui lui ont succédé, bien que la liste de Manétho ne soit pas nécessairement complète. Ces rois, qui ne sont pour nous que des mots se nomment :

- 1) Sa-nakht (Neb-ka)
- 2) Kha-ba (Tety)
- 3) Nefer-ka (Nebka-re)
- 4) Ahu (Huni)

De ces rois Sa-Nakht possède son nom inscrit sur un mastaba en briques crues à Bet-Khallaf ; Kha-ba est peut-être le constructeur de la Pyramide dite à degrés de Zawiyet-el-Eryan, entre Saqqara et Guizeh ; Nefer-Ka est probablement l'auteur de l'infra-structure inachevée que l'on trouve dans la même localité : Ahu (Huni) commença la grande pyramide de Meidum, que l'on attribue souvent à Snofru qui la termina. La présence de tous ces « possibles » et « probables » montre bien combien vague et imprécise est notre connaissance de cette période, si différente de celle que nous avons du Nouvel Empire où nous pouvons avec certitude attribuer tombeaux et monuments à des monarques tels qu'Aménophis III, Ramsès II et III, Merneptah, etc... Ce manque de précision est partiellement dû au fait qu'à l'encontre des monuments des époques

postérieures, l'on retrouve rarement dans les premières pyramides des inscriptions portant le nom de leurs constructeurs. Quand par hasard le nom existe, il est en général peint grossièrement sur des blocs de pierre. De plus, ces rois avaient l'habitude de construire plusieurs monuments dans diverses parties de l'Égypte, et, complication supplémentaire, des mastabas sur lesquels l'on trouve des inscriptions au nom des rois peuvent en réalité n'avoir été que des tombeaux de hauts fonctionnaires qui ont servi sous ces monarques. Par exemple, certains auteurs pensent que le mastaba dit de Zoser à Bet Khallaf ne serait en réalité que la tombe d'un haut fonctionnaire. Cependant, un fait demeure certain : les pyramides furent construites par des rois et des rois seulement.

Passons en revue brièvement les monuments qui peuvent être attribués d'une manière certaine aux rois de la Troisième Dynastie et qui dénotent les mêmes méthodes de construction que celles que l'on trouve dans la pyramide de Zoser.

A Zawiyet-el-Eryan, à quelques kilomètres de Saqqara, dans la direction de Guizeh, on trouve les ruines en mauvais état de conservation d'une pyramide à degrés et, à côté, la rampe d'approche et le puits profond creusé dans le roc, qui semblent avoir été destinés à une autre pyramide qui ne fut jamais construite. Le premier de ces monuments, attribué à Kha-ba, possède une partie centrale de calcaire contre laquelle sont appuyés quatorze lits de maçonnerie du même matériau. Cette pyramide a environ 100 mètres de côté et est actuellement haute de 20 mètres. La chambre du sarcophage est creusée dans le roc sous la pyramide et l'on y accède par un escalier et un corridor dont l'entrée donne sur la face nord-est. A l'extérieur de la pyramide,

sur ses faces nord, nord-est et nord-ouest, il y avait un long corridor creusé dans le roc avec trente-deux renforcements ou magasins.

Le site inachevé au nord est composé simplement d'un long passage en pente, de plus de cent mètres de long, avec un double escalier creusé dans le roc. La pente est d'abord faible, puis une partie est horizontale et finalement le passage plonge abruptement vers le bas pour aboutir à un énorme puits carré assez semblable à celui qui se trouve sous la pyramide de Zoser. On avait sans aucun doute l'intention de construire au fond une chambre mortuaire en granit et les blocs de pierre sont encore là. Certains portent, grossièrement peint, le nom de Nebka-ré ou Nefer-ka. Il y a également un magnifique sarcophage de granit rouge qui a été abandonné là, il y a près de cinq mille ans. Mais le grand puits et la rampe d'approche sont à ciel ouvert et la pyramide qui aurait dû les recouvrir n'a jamais été terminée. (1)

Reste la pyramide de Meidum, plus au sud, commencée par Huni (Ahu), le dernier roi de la Troisième Dynastie (2). La pyramide de Meidun domine le paysage à des kilomètres à la ronde. En fait, il y a peu de monuments dans l'Égypte entière, qui soient plus impressionnants que cette pyramide

(1) Récemment (1954) une compagnie américaine de cinéma a déblayé les milliers de tonnes de sable qui remplissaient le puits afin de pouvoir prendre des scènes représentant la construction d'une pyramide, de sorte que les blocs de granit et le sarcophage sont temporairement visibles, pour la première fois depuis de nombreuses années.

(2) On pensait d'abord qu'elle avait été construite par Snofru. Actuellement cependant, attribuée à Huni et probablement terminée par Snofru. Voir Hayes, *The Sceptre of Egypt*, New-York, 1954.

aux pentes très raides, presque verticales, ressemblant à une tour s'élevant sur une haute colline de sable, pareille à un donjon médiéval au haut de sa montagne. Mais ce que nous voyons n'est que la partie centrale de la pyramide, qui, lorsqu'elle était complète, était une pyramide vraie, de cent mètres de haut et cent cinquante mètres de côté, avec une pente de 51 degrés 52 minutes. Tout le revêtement extérieur a été enlevé il y a des siècles, ainsi que la plus grande portion de la partie supérieure des couches formant degrés, laissant apparaître les couches intérieures seulement. Le reste est couvert de sable et de blocaille. Mais cette spoliation a eu un avantage, celui de montrer plus clairement que dans aucune autre pyramide, la structure interne.

Les appuyant contre un noyau central de maçonnerie brute, l'architecte a construit ses lits superposés de maçonnerie avec une inclinaison intérieure de 73 à 75 degrés. La couche la plus en retrait étant la plus haute, la suivante au-dessous, et ainsi de suite, de sorte que l'édifice présente l'aspect d'un grand escalier de sept à huit énormes marches. Mais il semble que plus tard le roi ou son architecte n'ait pas été satisfait, aussi l'espace entre les marches fut-il rempli et revêtu de calcaire fin. Ainsi nous pouvons voir dans la pyramide de Meidun, monument du dernier roi de la Troisième Dynastie, les deux étapes du développement de la pyramide : tout d'abord la pyramide à degrés, puis la pyramide vraie.

Revenons maintenant à Saqqara ; il me semblait étrange que dans cette nécropole, la plus importante de Memphis, il n'y eut qu'un seul monument que l'on pût attribuer avec certitude à un roi de la Troisième Dynastie. Où était par exemple la

pyramide de Sa-nakht ? Et nous ne savons guère s'il n'y a pas eu d'autres rois de la Troisième Dynastie qui ne sont pas mentionnés sur les listes. Je résolus de faire un examen minutieux de la nécropole, du nord au sud et d'est en ouest.

Si les lecteurs veulent bien avoir présent à l'esprit la topographie essentielle de la zone, cela les aidera à comprendre les raisons qui m'amènèrent à commencer les travaux en un certain point plutôt qu'en un autre. La nécropole s'étend dans le désert, à l'ouest de Memphis, sur plus de 7 kms. du nord au sud et avec une largeur maxima d'environ 600 mètres d'est en ouest. C'est un plateau rocheux d'environ 35 mètres de haut, recouvert de sable, et qui fut utilisé comme cimetière depuis la période dynastique la plus reculée jusqu'en pleine période de Conquête Arabe, au VIIe siècle après J.C., c'est-à-dire pendant plus de quatre mille ans. Après la Conquête, Memphis fut graduellement désertée, et la nouvelle ville d'Al-Fustat fut fondée sur l'autre côté du fleuve, près de l'emplacement actuel du Caire. Les pierres de l'ancienne capitale furent transportées sur l'autre rive et utilisées pour la construction de la nouvelle ville.

En commençant notre exploration par l'extrême nord, nous trouvons tout d'abord les grandes tombes des Première et Seconde Dynasties et les mastabas de brique de la Troisième Dynastie. Il y a également des mastabas en brique et en pierre de la Quatrième et de la Cinquième Dynastie, s'étendant d'est en ouest dans la partie nord de la nécropole.

En allant vers le sud, nous arrivons à l'Avenue du Sphinx construite par le Roi Nectanebo de la Trentième Dynastie (378-332 av. J.C.) qui mène de la limite des cultures au Serapeum, où les Bœufs

Apis sacrés furent enterrés pendant toute la période allant de la Dix-huitième Dynastie (1555-1350 av. J.C.) à la fin de la période Ptolémaïque. A l'extérieur du Sérapeum se trouvaient des statues de poètes et de philosophes grecs rangées en demi-cercle, qui furent découvertes par l'archéologue français Mariette au siècle dernier. Près de cet endroit s'élève l'énorme mastaba de Thy, ainsi que d'autres grands tombeaux fort imposants de nobles, de prêtres et de dignitaires de l'Ancien Empire.

En allant encore plus au sud, nous arrivons aux pyramides de Teti (Sixième Dynastie) et d'Ouserkaf (Cinquième Dynastie), toutes deux dans un état de conservation lamentable. Puis vient la pyramide de Zoser, avec son ensemble de constructions entouré d'un mur d'enceinte, et, un peu plus loin vers le sud, l'ensemble de la pyramide d'Unis, un roi de la Cinquième Dynastie. Au sud de celle-ci, à une certaine distance, se trouve la pyramide en ruine de Pepy I (Sixième Dynastie), puis, après une nouvelle étendue de désert, les pyramides de Mérenré (Sixième Dynastie) et de Djedkare (le Haram esh Shawaf) d'où l'on peut voir, à quelques kilomètres de distance, au sud, un groupe de pyramides qui marque les limites sud de la nécropole de Saqqara. Ce sont les monuments de Pepy II (Sixième Dynastie) et de ses reines avec d'autres pyramides secondaires. Près de la pyramide de Pepy II se trouve un monument extraordinaire que l'on nomme le Mastaba Pharaûn, qui, bien que rectangulaire, possède dans son infra-structure plusieurs des caractéristiques d'une pyramide. Certains savants pensent que sa forme reproduit celle d'un énorme sarcophage ; c'est la tombe du roi Shepseskaf, dernier roi de la Quatrième Dynastie.

Ces monuments grandioses qui ont bravé le

temps, vus de loin dans le désert à la lumière éblouissante de midi, ou du toit de ma maison, à minuit, mystérieux dans le clair de lune, sont mes compagnons de travail de tous les jours. Leurs noms mêmes sont beaux : « Pur est Shepseskaf » ; « Perennes sont les demeures de Teti » ; « Belles sont les demeures d'Ounis » ; « Snofrou apparait » ; et j'espère que je ne serai pas accusé de romantisme si je dis qu'ils ont été une source d'inspiration pour moi dans mon travail. Tous ces monuments ont été mis au jour à des périodes diverses par de grands archéologues du passé comme Maspéro, Firth et Jequier. On constata qu'ils avaient tous été pillés, en des temps reculés de l'antiquité. Les pilleurs de tombes de l'Ancienne Egypte étaient rusés et actifs et celles qui leur ont échappé ne sont guère nombreuses ! Et cependant l'on ne peut être archéologue sans foi et sans espoir, et, comme j'errais dans mon domaine durant ces premiers mois après ma nomination, mon esprit revenait sans cesse au problème des monuments inconnus de la Troisième Dynastie.

Il était vrai que la région de Saqqara avait été fouillée de nombreuses fois. Mariette avait commencé les fouilles il y a plus d'un siècle, suivi par Jacques de Morgan, un autre archéologue français qui reprit les travaux de Mariette sur une base plus scientifique. Mais un travail réellement systématique ne fut entrepris qu'au début de ce siècle, quand le Département des Antiquités Egyptiennes commença une exploration systématique et scientifique de la zone entière.

J'étais le dernier d'une longue lignée d'archéologues qui avaient travaillé à Saqqara, et il était tout naturel, cependant, pour moi, d'avoir l'espoir

qu'il me serait donné de faire de nouvelles découvertes.

Après un examen approfondi de la nécropole entière, je fixai mon attention sur une zone qui s'étend derrière l'enceinte de Zoser. Il s'agit d'une vaste étendue, limitée à l'est par le mur d'enceinte ouest de Zoser et la pyramide d'Unis, à l'ouest par la grande enceinte trouvée par Jacques de Morgan, il y a cinquante ans, et sur laquelle avait ensuite travaillé durant une saison feu Abdessalam Hussein. Le trait le plus remarquable de ce terrain était la présence, dans le coin sud-est, d'une vaste terrasse rectangulaire s'étendant à une distance d'environ 140 mètres au sud-ouest de l'enceinte de Zoser et qui est axée dans la direction nord-sud.

Cette terrasse était marquée sur les cartes comme étant un plateau naturel, mais son caractère particulier, couverte qu'elle était de débris de calcaire taillé, de granit et d'albâtre, avec par endroits des affleurements de maçonnerie brute, me laissait perplexe et m'intriguait. Je m'adressai à mon Département pour demander l'autorisation d'entreprendre des fouilles d'essai dans cette partie. A mon grand contentement, on m'accorda une somme préliminaire de 600 livres et le 27 septembre 1951, je commençai mes travaux.

CHAPITRE III

JE COMMENCE MES FOUILLES

Les lecteurs qui ne savent pas au juste en quoi consiste le travail de l'archéologue, aimeront sans doute connaître comment est organisée une opération comme celle que j'entreprenais. Une fois le site choisi, l'étape suivante consiste dans le recrutement

des ouvriers. Il faut beaucoup d'habileté et d'expérience pour fouiller le sol méthodiquement et avec soin ; les hommes doivent savoir ce qu'ils cherchent, être capables d'identifier les différents types de murs, de remblais et reconnaître les moindres indices qui révèlent la présence de constructions anciennes ; ils doivent également être sensibles aux détails archéologiques qui passeraient inaperçus pour un œil non exercé. Il est également de première importance qu'ils sachent manipuler avec le plus grand soin les objets antiques délicats et fragiles qui peuvent être mis au jour au cours des fouilles et appliquer là où il le faut le traitement nécessaire pour les préserver. Ils doivent, bien sûr, être également d'une honnêteté scrupuleuse, car la tentation est grande d'empocher de petits objets antiques. Fort heureusement pour les archéologues égyptiens, il existe dans un village égyptien de Haute Egypte nommé Qift (Koptos), des hommes qui se spécialisent dans ce genre de travail. Ils sortent de la classe paysanne, mais les archéologues les ont initiés aux méthodes de fouilles scientifiques, et ces hommes en ont fait leur principale occupation. Parmi les plus âgés d'entre eux se trouvent des hommes qui ont été formés il y a 50 ans par des archéologues tels que Sir William Petrie, et à leur tour, ils ont formé d'autres hommes. Par exemple, mon *rayès*, ou chef d'équipe, Hofni Ibrahim, avait travaillé pour des archéologues tels que Petrie, Brunton, Myers, Baily, Starkie, Miss Caton-Thompson, et, plus récemment pour le Professeur Fairman. L'expérience d'hommes de ce genre est inestimable pour celui qui entreprend des fouilles dans un site nouveau, et j'eus la chance de pouvoir en engager plusieurs pour m'aider dans ma tâche.

Ce qui est intéressant, c'est que le métier devient traditionnel dans des familles entières : pères, fils, oncles, neveux, cousins sont tous des ouvriers experts, et c'est un point d'honneur parmi eux d'être toujours loyaux et honnêtes, car si l'un d'entre eux est coupable de négligence ou de malhonnêteté, la famille entière se sent déshonorée.

Bien que travaillant pour de pauvres salaires, ces hommes sont bien au-dessus de simples ouvriers. Ils portent un intérêt réel à leur travail, et parlent avec fierté des découvertes qu'ils ont faites sous la direction de tel ou tel archéologue célèbre qui les a employés. Ces gens, après tout, sont les descendants en ligne directe des Anciens Egyptiens et ils ont hérité de bien de leurs croyances et de leurs coutumes. Ils travaillent parmi les monuments que leurs ancêtres ont construits et l'on dirait qu'une partie de leur habileté technique est parvenue jusqu'à eux ; par exemple, la facilité extraordinaire avec laquelle ils arrivent à déplacer des objets très lourds avec très peu de moyens mécaniques. Un Anglais de mes amis m'a raconté comment il avait assisté non sans étonnement et terreur au déplacement d'un colosse de granit au Musée du Caire, colosse qui pesait peut-être une centaine de tonnes. « Quelques petits types secs et nerveux, en gallabieh, se rassemblèrent, racontait-il, autour de la statue, avec des leviers de fer et quelques madriers. Il y eut énormément de cris et de halètements, le colosse commença à se balancer et la catastrophe parut imminente. J'eus envie de fermer les yeux et de me boucher les oreilles, mais au bout d'un petit moment, le colosse avait été déplacé de plusieurs mètres et placé dans une nouvelle position sans que rien ne lui soit arrivé ». C'était vraiment là un exemple d'un art antique descendu jusqu'à eux.

Quand j'étais à Louxor, Inspecteur en Chef pour la Haute Egypte, plusieurs de ces hommes avaient travaillé pour moi. Deux d'entre eux en particulier s'étaient montrés extrêmement habiles et avaient témoigné d'un grand sens des responsabilités : les frères Hofni Ibrahim et Hussein Ibrahim. J'écrivis à Hofni qui se trouvait alors à Qift en Haute Egypte, et découvrit qu'il était sur le point de s'engager pour travailler au Soudan. Cependant les deux frères préféraient travailler en Egypte, même en Basse Egypte, loin de chez eux, plutôt que de s'expatrier. Aussi fus-je ravi de les voir accepter de me rejoindre à Saqqara, avec dix hommes choisis par eux un à un. Je nommai Hofni Ibrahim mon *rayès* et renforçai mon équipe spécialisée de vingt ouvriers choisis sur place pour le travail plus grossier, tout en sachant que je devrais plus tard recruter des effectifs plus importants.

Durant les derniers jours de septembre 1951, j'allais avec Hofni explorer notre vaste site, cherchant à déterminer l'endroit par lequel il serait préférable de commencer les travaux. Un affleurement de maçonnerie grossière apparaissant tout juste à la surface, sur le rebord ouest de la terrasse, attira notre attention. Aussi commençâmes-nous à déblayer en ce point. A notre ravissement, dès le premier jour un mur massif de maçonnerie grossière apparut. Nous creusâmes jusqu'à la base du mur qui s'enfonçait d'environ 8 mètres et découvrièmes qu'il avait été construit directement sur le roc et qu'il avait une épaisseur de plus de 20 mètres. Il se composait de trois parties disposées en sandwich. Le milieu se composait d'une couche verticale de trois mètres et demi de large environ, contre laquelle, de chaque côté s'appuyait une autre couche de 13 mètres environ d'épaisseur ; ces couches

étaient inclinées vers l'intérieur selon un angle de 72 degrés. Les architectes appellent les murs construits ainsi « battered walls ».

Cette découverte me confirma dans mon idée première et durant les deux mois qui suivirent nous continuâmes à déblayer en différents points le long de ce mur massif. J'augmentai mon équipe d'ouvriers à 50 hommes. Sous la direction de Hosni Ibrahim, le « Decauville » fut installé pour emporter le sable et les pierres excavés vers un endroit convenable. La terrasse s'étend au coin sud-est de la grande dépression qui se trouve au sud-ouest de l'enceinte de Zoser. Je choisis pour amonceler les déblais un terrain à l'ouest du rebord ouest de la terrasse, après avoir bien examiné l'endroit par divers sondages pour m'assurer que le soubassement n'était autre chose que de la roche et ne recelait ni tombe ni monument. Le « Decauville » est un petit train léger à voie étroite que l'on peut installer aussi rapidement qu'on peut le déplacer vers un nouveau site, quand cela est nécessaire. Des wagonnets d'acier courent le long de la voie et leur roulement mêlé aux chants rythmés des ouvriers forment un fond sonore familier à tous les archéologues égyptiens. C'est une véritable musique pour le cœur du fouilleur.

Le mur était construit uniformément avec de grands blocs de calcaire local gris, et la partie supérieure devait avoir servi de carrière dans l'antiquité. Quand j'eus défini le mur, j'en cherchai les coins et en établis ainsi les limites. Je découvris qu'il était construit autour d'une enceinte rectangulaire dont l'axe nord-sud mesurait environ 550 mètres et l'axe est-ouest environ 200.

L'énorme épaisseur de ce mur (22 m.) et le fait qu'il n'était pas revêtu de calcaire fin, comme

l'était le mur d'enceinte de Zoser, m'étonnèrent d'abord. Puis je réalisai que c'était là en réalité une plate-forme de soubassement sur laquelle la partie supérieure du mur avait originellement été construite. La situation du terrain expliquait pourquoi il en était ainsi. L'ensemble de Zoser est érigé sur un site dominant, à l'extrême bord du plateau surplombant la vallée, mais le roi pour lequel l'enceinte nouvellement découverte avait été construite, ne possédait pas cet avantage. Son monument allait se trouver dans une dépression et pour pallier à cet inconvénient, son architecte avait dû construire cette massive plateforme de pierre, en calcaire local, qui sans doute n'était pas destinée à être visible, et par dessus, il avait bâti le véritable mur d'enceinte, du même type que celui de Zoser, avec des bastions et probablement de fausses portes, qui serait visible de loin. La plus grande partie de ce dernier mur avait disparu : le calcaire fin dont il était construit avait constitué une trop grande tentation pour les bâtisseurs ultérieurs. Les rois de l'Ancienne Egypte pillaient souvent les monuments de leurs ancêtres, et ce mur n'avait pas échappé à ce sort. Néanmoins, je ne doutais point que la partie supérieure du mur n'ait été achevée, car nous en rencontrâmes de nombreux fragments à l'extrême limite nord de l'enceinte, avec des bastions et des redans ayant les mêmes dimensions que dans le mur de Zoser. L'emplacement même du monument, entre autre, est l'une des raisons pour lesquelles je crois que le roi qui a construit cette enceinte est postérieur à Zoser, car si le monument de ce dernier n'avait pas déjà existé, les constructeurs de cet autre édifice auraient choisi un emplacement plus proche du bord du plateau, non seulement parce que la position est plus avantageuse, mais aussi

parce qu'ils auraient été plus près de la rive ouest du Nil, sur laquelle les pierres de revêtement étaient déchargées. En effet, alors que l'enceinte des pyramides était faite de calcaire local, les blocs à grain fin nécessaires au revêtement étaient tirés des carrières se trouvant dans les collines de la rive est du Nil.

Des fouilles ultérieures dans la partie nord de la terrasse rectangulaire révélèrent plusieurs murs de maçonnerie grossière, courant parallèlement les uns aux autres dans une direction est-ouest et reliés entre eux par des murets de traverse en maçonnerie brute également, l'ensemble rappelant de manière frappante certains des remblais et des remplissages dans l'enceinte de la pyramide de Zoser. Cela nous prit environ deux mois pour déblayer et inspecter cet ensemble étonnant de murs se croisant, car il n'était pas facile de savoir par où il fallait commencer à creuser dans cette vaste enceinte.

Je dois insister ici sur l'immensité de la région en chantier. Il ne s'agissait pas de fouiller une simple tombe, dans un petit espace circonscrit, mais de déblayer une étendue plusieurs fois aussi grande que le Trafalgar Square de Londres. Que de fois suis-je allé avec Hofni Ibrahim pour examiner l'enceinte de Zoser, spécialement à son extrémité nord, dans l'espoir de trouver des indications sur la disposition de l'enceinte nouvellement découverte. Nous trouvâmes le même dispositif de murs en plusieurs endroits, mais principalement dans la partie nord.

La raison de l'existence de ces murs de traverse est la suivante : quand les constructeurs de ces périodes reculées désiraient surélever un terrain, ils construisaient tout d'abord des murs se croisant, divisant ainsi le terrain en compartiments qu'ils

remblayaient ensuite avec des pierres. Il est également important de se souvenir que les édifices qui s'élèvent dans l'enceinte de Zoser n'étaient pas destinées à être habités, mais avaient une valeur symbolique. Ils étaient pratiquement pleins et les murs que j'ai décrits étaient en particulier utilisés dans la construction d'édifices symboliques de ce genre.

En d'autres termes : si l'on déblaye par exemple une maison ou un temple, on peut dire où sont les murs et où sont les espaces compris entre les murs pour les chambres. Mais ici, les espaces laissés à l'intérieur des structures étaient si petits, que l'ensemble de la construction avait l'air de ne former qu'une seule masse pleine. La plupart de ces constructions, en fait, étaient symboliques et étaient destinées à représenter certains éléments du palais royal de Memphis qu'on estimait nécessaires à l'habitation du roi dans l'au-delà et pour affirmer ses droits de souveraineté.

On peut imaginer combien il est difficile d'établir le plan de constructions de cette sorte lorsqu'elles sont réduites aux fondations, et c'est pourquoi je retournais si fréquemment à l'enceinte de Zoser, qui, elle, avait été fouillée systématiquement, pour essayer de recueillir des informations qui m'auraient permis d'interpréter la structure du nouvel ensemble. La ressemblance était frappante et la certitude grandit petit à petit en moi que je me trouvais devant l'enceinte d'une pyramide à degrés, mais bien peu de gens me crurent à l'époque.

Dans des travaux de ce genre, l'archéologue tombe parfois dans une impasse — au sens propre comme au sens figuré du terme — et un de ces ennuis majeurs nous arriva au cours de nos fouilles dans cette zone. Nous avons remarqué que la plupart des débris utilisés pour le remblayage étaient

des fragments d'une argile friable appelée en arabe « tafl », et que l'on trouve généralement dans les débris tirés des galeries souterraines. Ceci nous induisit à penser qu'il pouvait y avoir au-dessous des galeries souterraines qui menaient peut-être à des tombes, et cela d'autant plus que des ensembles de murs similaires ont été trouvés au-dessus des galeries souterraines dans la partie nord de l'enceinte de Zoser. Aussi en cherchâmes-nous l'entrée et je me rappelle que mes deux chefs de chantier et moi-même passâmes pas mal de temps à nous demander où elle pouvait bien se situer. Les autres ouvriers se joignirent avec enthousiasme à la recherche, et, comme cela arrive généralement dans ces occasions, chacun avait sa théorie propre. L'on entendait des cris s'élever « L'entrée est par ici !... Non, elle est par là !... » et ainsi de suite, et chaque jour amenait de nouvelles conjectures. Il était très difficile de se retrouver dans ce labyrinthe, d'autant plus que des visiteurs et d'autres archéologues vinrent nous voir et, après avoir visité le site, émirent l'opinion que l'enceinte n'avait jamais été terminée et que nous ne trouverions rien.

Toutes nos recherches pour trouver une tombe s'étant avérées vaines, je décidai enfin de reporter tous les travaux quelques mètres plus au nord. Ce fut le jour de la Noël 1951 que je dis au *rayès* Hofni de déplacer le « Decauville » vers le nord de l'ensemble et d'attaquer la terrasse en terre-plein qui se trouvait immédiatement au nord. Vous pouvez imaginer notre joie lorsque, le jour de l'an 1952 nous trouvâmes soudain un escalier menant à un énorme mur qui s'étendait à travers l'enceinte d'est en ouest. Ce mur était très différent de ceux que j'avais découverts jusque là. Il était revêtu de calcaire fin blanc et comprenait des bastions et des

redans, exactement semblables à ceux du mur de clôture de Zoser. Il était également, comme lui, divisé en panneaux. Pour une raison inconnue, il n'avait jamais été achevé et avait été encastré dans une masse de maçonnerie sans mortier composée de murs de traverse en blocaille, construits à intervalles par dessus et contre ses bastions et ses courtines. Ces vides étaient remplis avec des débris. C'est grâce à cela sans doute que le mur a été retrouvé intact sur une longueur de 46 mètres, c'est-à-dire dans l'état où on avait abandonné sa construction, probablement à la suite d'une modification dans les plans de l'architecte. Lorsqu'il nous apparut graduellement, dans toute sa beauté, exactement comme les ouvriers l'avaient laissé il y a presque cinq mille ans, je compris que c'était là une découverte d'une importance majeure.

CHAPITRE IV

LE MUR BLANC

La nouvelle année semblait pleine de promesses pour nous tous. Hofni, son frère et tous les autres ouvriers, étaient aussi enchantés que moi. Ils avaient pris part dans le passé à des fouilles importantes et mettaient un point d'honneur à ce que dans chacun des sites où ils travaillaient des découvertes majeures soient faites. Evidemment de tels désirs ne se réalisent pas toujours, et quand ils le sont, grande est la réjouissance. De tels événements devenaient alors partie intégrante de l'histoire de leur vie, qu'ils racontaient ensuite à leurs enfants.

Certains lecteurs se demanderont peut-être pourquoi nous faisons tellement cas d'un simple mur de pierre. Mais ce n'était pas là un mur ordi-

naire. Il est très rare en Egypte de trouver une construction de ce genre totalement épargnée par le temps, et, au fur et à mesure que nous déblayions une plus grande étendue du mur, nous trouvions des preuves incontestables que ce Mur Blanc, comme nous l'avions surnommé, avait dû être recouvert très peu de temps après sa construction. Nous contemplions quelque chose qu'aucun œil humain n'avait vu depuis près de cinquante siècles.

Ces preuves consistaient en marques et dessins à la peinture rouge laissés par les anciens constructeurs sur la surface blanche du calcaire. Par exemple, sur certains des blocs de pierre, il y avait des marques de carriers qui avaient été peintes sur la pierre avant qu'elles ne quittent les carrières de la rive opposée du Nil. Celles retrouvées sur le Mur Blanc étaient des lignes purement symboliques dont le sens est perdu pour nous, mais nous savons par d'autres exemples de ces marques trouvées dans les pyramides postérieures que certaines indiquaient les noms des ateliers ou des équipes qui taillaient les pierres. Les équipes, pense-t-on, comprenaient de huit cents à mille hommes. Voici par exemple les noms de certaines des équipes qui taillèrent les pierres des pyramides de Chéops et de Mykérinos :

L'équipe, « Chéops suscite l'amour ».

L'équipe, « la Couronne Blanche de Khnmw-Khufu (Chéops) est puissante ».

L'équipe, « Sahure est bien-aimé ».

D'autres marques ont été traduites comme suit :

Ce côté là

A être emporté

Pour la tombe royale (par nwb)

Ces signes grossièrement dessinés et ces inscriptions nous rapprochent beaucoup des anciens

constructeurs. Sur le Mur Blanc, par exemple, nous avons trouvé les lignes de jalonnement (levelling lines) obtenues en tendant une corde trempée dans de la peinture rouge le long de la surface et en la faisant claquer contre le mur, exactement comme le fait un maçon de nos jours. Ces lignes étaient, de toute évidence, destinées à permettre aux ouvriers de placer les pierres à un niveau constant sur toute la longueur du mur. Bien que ce ne fut peut-être là que la seconde ou la troisième tentative de construction d'un mur de dimension monumentale, néanmoins, les constructeurs semblaient de toute évidence avoir possédé une grande habileté.

Nous trouvâmes ensuite quelque chose qui ramena le passé lointain tout près de nous, qui nous fit sentir une présence humaine, bien rare sur un monument royal égyptien. Çà et là les ouvriers avaient occupé un moment de loisir à dessiner sur le mur, en rouge ocre ou en noir charbon, des représentations d'hommes, d'animaux et de bateaux. Il y avait entre autre la silhouette d'un Lybien, en longue robe et haut bonnet, portant un arc. Les Lybiens, nomades vivant dans le Désert de l'Ouest, étaient évidemment des étrangers pour les Egyptiens dont les vêtements étaient tout à fait différents. Puis il y avait des dessins représentant manifestement des lions. En ce temps, les lions ainsi que d'autres bêtes féroces, vivaient encore dans les déserts égyptiens et les hommes avaient dû souvent les voir hantant les limites du désert. D'autres dessins représentaient des barques, certaines possédant des voiles et d'autres pas, et des péniches pareilles à celles utilisées par les Anciens Egyptiens pour transporter les blocs de calcaire de la rive est à la rive ouest du Nil.

Avec devant nous ces témoignages laissés par les ouvriers antiques, examinons un moment les méthodes employées par les Anciens Egyptiens pour extraire et utiliser les pierres. C'est là un sujet très vaste sur lequel on a écrit de nombreux volumes. J'y reviendrai dans un chapitre ultérieur, quand j'en arriverai à la discussion sur la construction des pyramides ; en attendant, voici quelques faits au sujet de l'art de la maçonnerie en Egypte en cette période très reculée, quand l'homme venait à peine de s'initier à la construction monumentale en pierre.

A partir de la Troisième Dynastie, les Egyptiens tirèrent une grande partie de leur calcaire à grain fin des carrières qui se trouvent dans les collines de la rive Est du Nil, en face de Memphis. Deux carrières en particuliers étaient célèbres : celles de Tura et de Massara. Ces deux carrières en tout cas fournissaient le calcaire fin pour le revêtement des monuments. En général, la masse intérieure de maçonnerie, qui ne devait pas nécessairement être extrêmement dure, venait de carrières aussi proches que possible du lieu de la construction en cours. Il existe des carrières de ce genre tout près de Saqqara et près des pyramides de Guizeh.

De nos jours évidemment, les pierres sont tout d'abord détachées de la roche par des explosifs et puis équarries et taillées dans la cour du maçon. Les Anciens Egyptiens ne possédaient pas ces facilités et ne devaient compter que sur leur force musculaire et sur des outils très simples. L'on peut voir jusqu'à présent, dans les carrières mêmes de Tura et d'ailleurs comment ils extrayaient la pierre et la taillaient sur place. Les carrières sont de larges galeries horizontales taillées dans le roc. Certaines d'entre elles ont plus de trente mètres de profondeur, avec des piliers naturels massifs laissés ex-

près par les carriers pour soutenir le plafond. Les ouvriers commençaient au sommet du mur de roche et travaillaient en descendant. Ils creusaient tout d'abord un sillon dans lequel un homme pouvait se faufiler. Puis, avec un pic de maçon ou peut-être un ciseau de cuivre, ils faisaient des entailles en arrière et sur les côtés, laissant un bloc de pierre grossièrement équarri attaché encore par le bas à la roche. Finalement, quelques forts coups bien précis à la base libéraient le bloc. On appliquait le même système tout le long de la faille et puis les hommes commençaient à creuser en profondeur pour enlever une nouvelle couche.

On extrayait de la même façon les pierres les plus dures comme le granit, sauf que, dans de telles carrières, au lieu de séparer le bloc de rocher de sa base avec un marteau et un ciseau, ce qui aurait été impossible, les ouvriers enfonçaient des barres de bois dans le roc, dans lequel ils inséraient des coins de métal sur lesquels de puissants coups de marteau étaient assés. Une autre méthode consistait à enrober ces pièces de bois avec des coins de bois qui étaient arrosés d'eau. Le bois alors gonflait et fendait la roche (3).

Ainsi les blocs de pierre sortaient des carrières déjà grossièrement ébauchés et l'on devait seulement en achever la taille pour qu'ils soient prêts à être utilisés pour un mur ou un monument. Cependant, le finissage était généralement effectué près de la construction elle-même et le polissage après que le bloc eut été mis en place. Pour vérifier leur poli, les maçons utilisaient une plaque pour revêtement spéciale, trempée dans de la peinture rouge, qui laissait des marques sur les points en re-

(3) *Masonry*, Oxford University Press, 1930. pp. 12 - 33.

lief. Pour tailler les blocs, les ouvriers utilisaient des ciseaux de cuivre ; entre parenthèses, l'affirmation souvent avancée selon laquelle les Anciens Egyptiens connaissaient un secret pour durcir le cuivre, est entièrement fausse. Les ciseaux que l'on a retrouvés étaient de cuivre trempé, mais n'étaient pas extraordinairement durs et le déchet de métal devait être considérable.

Pour établir une ligne base de niveau constant à la fondation, « ils creusaient un canal dans la longueur et la largeur de la surface à niveler ; ils mesuraient ensuite à partir de la surface de l'eau en plusieurs points simultanément, établissant ainsi des points de repères d'après lesquels toute la surface serait éventuellement nivelée. » (Engelbach). Cela, entre autre, expliquerait la légère erreur qui existe dans le niveau de la plateforme qui s'étend en partie sous la grande Pyramide de Giza. Le plan en est parfait, mais incliné d'environ 6 pouces du coin nord-est au coin sud-ouest. Si, quand on établissait les points de repères un vent du nord-est soufflait, cela aurait suffi pour produire cette erreur.

Les autres instruments employés à cette époque consistaient dans la ligne à plomb et l'équerre.

L'unité de longueur utilisée durant l'Ancien et le Moyen Empire était la coudée royale ; le signe hiéroglyphique en est un bras étendu, ce qui représente la longueur approximative d'une coudée (50 cms.) La coudée à son tour était divisée en sept paumes, qui étaient divisées en quatre doigts. Nous trouvons quelquefois des marques divisant en coudées derrière les pierres de revêtement des pyramides et sur les murs inachevés de temples et de tombes. Il a dû naturellement exister aussi des dessins d'architectes et bien qu'on n'en ait retrouvé

aucun datant de la Troisième Dynastie (4), il en existe des exemples d'époques ultérieures, par exemple un plan sur calcaire de la tombe de Ramsès IX dans la Vallée des Rois à Thèbes, que l'on peut voir au Musée du Caire.

Il semble que l'extraction, le transport des pierres et la construction des monuments avaient lieu durant certaines périodes déterminées de l'année. L'extraction du calcaire blanc fin avait lieu généralement en hiver et au printemps (Novembre à Mars). Les pierres étaient transportées de l'autre côté du fleuve pendant la saison de l'inondation, la crue annuelle du Nil (Juillet à Novembre), période où le fleuve atteint sa largeur maximum : ainsi la distance de halage était réduite au minimum. Aussi la construction semble avoir été très active durant les mois qui suivent l'inondation, quand les travaux de transport étaient achevés et les chaleurs de l'été s'étaient atténuées.

*
**

Je dois répéter qu'au stade où mes travaux étaient alors aucune preuve ne s'était encore présentée indiquant que j'avais découvert une pyramide. J'avais trouvé une enceinte qui présentait certaines similitudes avec celle de Zoser et un magnifique mur de traverse qui ressemblait tellement à celui du mur d'enceinte de ce roi qu'il n'y avait aucun doute qu'il n'ait été construit à une époque très proche de celle de Zoser. Mais c'était tout. Ceux

(4) On a trouvé cependant, dans l'enceinte de Zoser, un plan d'architecte datant de cette Dynastie, avec des mesures linéaires dessinées à l'encre rouge sur une lame de calcaire. C'est probablement un plan d'étude fournissant des données pour la construction d'un mur arrondi, car le dessin définit une courbe des coordonnées. Il se trouve en ce moment au Musée du Caire.

qui visitaient le site, en ces premiers mois de 1952, ne trouvaient pas grand chose pour les impressionner, à part le Mur Blanc : rien que le plateau nu, de sable et de roche, percé de quelques puits, le Decauville sortant de l'un d'entre eux pour aller se déverser au lieu choisi pour les déchets. « Où est la pyramide? », me demandaient en plaisantant mes collègues archéologues, et je n'avais rien à leur répondre ; et pourtant je ressentais en moi la foi que quelque part sous cette vaste étendue de sable je trouverais ce que je cherchais. Mais, lorsque je pensais à la modeste somme qui m'avait été allouée et qui fondait rapidement, l'inquiétude me gagnait, car si l'argent était dépensé sans que mes fouilles soient couronnées de succès, il serait peut-être difficile d'en obtenir davantage. Il fallait que je choisisse avec grand soin l'emplacement de chacun de mes sondages, et, nuit après nuit, quand je retournais chez moi après la journée de travail, j'étudiais le plan du chantier, consultais les ouvrages des autres archéologues qui avaient fait des travaux sur des pyramides, je formais et rejetais des théories et je causais jusqu'à des heures avancées de la nuit avec mes chefs de chantier, Hosni et Hussein.

En examinant soigneusement le plan de l'enceinte, je remarquai qu'au nord du point où le Mur Blanc rejoint les murs de l'enceinte orientés du nord au sud, il se produit un curieux changement dans l'alignement. Nous découvriâmes cela peu de temps après que le mur fût mis au jour, et cela m'intrigua un certain temps. A vrai dire, deux choses me donnaient à réfléchir. En premier lieu, le fait qu'à partir du Mur Blanc, vers le nord, les murs est-ouest de l'enceinte ne suivaient pas le même niveau qu'avant, mais s'inséraient six pieds plus bas, formant un angle. Cela indiquait soit qu'il y avait un

autre monument attaché au premier sur le côté nord, soit *une extension du premier monument*. Je découvris plus tard que cette seconde hypothèse était la bonne.

Le second fait curieux était que cette extension au nord, au delà du Mur Blanc était surélevée par rapport à la partie sud de l'enceinte, formant une sorte de plateforme supérieure. Pourquoi avait-on procédé ainsi ? Des fouilles ultérieures donneraient une réponse concluante.

En attendant, dans mon effort pour trouver une réponse aux problèmes, je me mis à déblayer sur toute la largeur de l'enceinte, d'ouest en est, en suivant la ligne du Mur Blanc. Nous rencontrâmes tout d'abord de grands blocs de calcaire fin placés de manière à former un escalier construit à l'extrémité ouest du mur massif, et destiné à faciliter son utilisation comme carrière de pierres.

Le mur lui-même se révéla être constitué par une épaisse masse centrale construite régulièrement en calcaire local et dont la face externe était revêtue de calcaire blanc. Toute la face externe du mur était divisée en panneaux avec des bastions et des courtines. La magnifique structure présentait exactement les mêmes dessins que le mur d'enceinte de Zoser. Les panneaux avaient la même largeur et la même profondeur. Les bastions et les courtines avaient les mêmes dimensions, avec des espaces égaux dans les plus larges bastions pour sculpter des imitations de portails à double vantaux, comme dans le mur de Zoser.

Durant tout le reste de la saison de 1952, de Janvier à Mars, nous continuâmes à travailler sur ce mur, et déblayâmes 50 mètres de sa longueur, et nous nous arrê tâmes seulement lorsque nous découvriâmes que son extrémité est, plus proche de la

nécropole, avait été endommagée par les carriers qui s'étaient servis des pierres.

Cependant, je remarquai deux différences essentielles dans la structure du mur. La dimension des pierres étaient bien plus grande que celle des pierres employées dans l'enceinte de Zoser ; dans le nouveau mur, la hauteur des tranches atteignait 50 à 52 centimètres, alors que dans la partie inférieure du mur de Zoser elle n'atteint que de 24 à 26 centimètres. D'autre part, le calcaire fin était employé avec plus d'économie dans le revêtement (5).

Ces deux facteurs sont extrêmement important pour fixer la date du monument. Il est certain que déjà sous le règne de Zoser il y avait eu une tendance à augmenter la taille des blocs employés, car les constructeurs avaient finalement compris qu'une augmentation de la dimension des pierres signifiait une économie du travail d'extraction, ainsi qu'une plus grande solidité et une meilleure cohésion du mur (6). C'est pourquoi la taille des pierres et la façon dont elles étaient employées dans le nouveau mur indiquaient une date *postérieure* à celle du règne de Zoser, bien qu'appartenant à la Troisième Dynastie. L'économie dans le revêtement révélait une méthode de construction plus rationnelle et par conséquent plus développée. Mais le mur avait été abandonné en cours de construction et la limite nord de l'enceinte avait été reculée de 200 mètres plus au nord. Nous avons la preuve que

(5) L'épaisseur du calcaire fin dans le mur de Zoser varie entre 2, 30 m. et 4, 70 m., alors que dans le nouveau mur elle se réduit à un seule couche de pierres, soit de 30 à 50 cms.

(6) J.P. Lauer, *Les Problèmes des Pyramides d'Égypte*, Paris 1952, p. 163; Clarke et Engelbach, *Ancient Egyptian Masonry* — « The Building Craft », Oxford, 1930, p. 3.

ce mur a été abandonné en cours de construction grâce au fait que la sixième couche de pierre n'a pas été revêtue de calcaire fin et est demeurée brute. De plus, plusieurs des murs de traverse en calcaire grossier s'appuyaient directement sur la façade à panneaux, et d'autre part la surface du mur n'avait pas été polie, mais portait au contraire de nombreuses marques de carriers et des lignes de maçons, que j'ai déjà décrites.

Pendant tout le temps des travaux, mes ouvriers et moi-même guettions les signes possibles de galeries souterraines, comme celles qui existent sous la partie nord de l'enceinte de Zoser, et un jour, nous trouvâmes quelque chose qui éveilla en nous l'espoir. C'était un trou foré par un des voleurs de tombes de l'antiquité. Pour l'archéologue, des trous de ce genre peuvent engendrer l'espoir aussi bien que le désespoir. Espoir, parce qu'ils indiquent que des milliers d'années plus tôt, une canaille avisée savait qu'il y avait une tombe dans les parages; désespoir, l'idée qu'il pouvait l'avoir trouvée et pillée.

Dans le cas présent, c'est l'espoir qui triompha. Nous descendîmes dans le trou et suivîmes le tunnel creusé par le voleur sur une distance de 20 mètres. Ce tunnel plongeait dans le roc et décrivait un large demi-cercle. Nous devions avancer avec prudence par crainte des rocs qui pouvaient se détacher ou même d'un effondrement total du tunnel, mais lorsque Hofni et moi en atteignîmes l'extrémité, nous fûmes ravis et soulagés de voir qu'il n'aboutissait qu'à la roche. Cette fois le voleur avait fait fausse route et dégoûté avait abandonné la partie. Mais peut-être avait-il réussi ailleurs? La réponse à cette question appartenait encore au futur.

(à suivre)

Zakarya Ghoneim

PRIMITIFS DE 1959

Si les mathématiques nous révèlent le secret de la possibilité et de la réussite de la science, il est bon également de visiter certains étages de l'édifice bâti grâce à elles. De ses balcons la vue découvre des perspectives d'une richesse et d'une signification insondables, qui dépassent de loin les imaginations naïves des poètes.

Qu'on considère par exemple le monde des particules de la matière qu'étudie la micro-physique. Le nombre des particules découvertes depuis trente ans ne cesse de croître, et il n'y a déjà plus assez de lettres dans l'alphabet grec pour les désigner. *Proton, électron, deuton, alpha, neutron, positron* et les particules des rayons cosmiques : *méson*, positif et négatif (*mu*, ou *muon*, particule légère) et la particule lourde, *méson pi* ou *pion*, particules *kappa*, *lambda*, *tau*, *particule V*, *hypéron* que sais-je encore ?

Pour ramener un peu d'unité dans ce foison-

N.D.L.R. — Cf. les numéros de mars, juin, juillet-août et septembre de la « Revue du Caire ». L'auteur cherche à préciser la notion de « culture », telle qu'elle apparait après les derniers triomphes de la Science. Cela l'amène à constater que la mentalité primitive se cache souvent à notre époque sous le masque de philosophes, de littérateurs et d'intellectuels dont le signe de ralliement est l'opposition à la science et le mépris pour ses applications.

nement, on est parvenu à détecter le *spin* ou sens de rotation de la particule sur elle-même. Cette découverte a permis de distinguer deux grandes classes de particules : les *fermions* qui seraient des particules élémentaires et les *bosons*, qui représenteraient des combinaisons de particules. A cette liste, il faut ajouter, bien entendu, les *photons*, à masse nulle, qui sont les éléments infinitésimaux de lumière.

Les particules diffèrent entre elles par la masse, le *spin*, l'état électrique, par la stabilité ou l'aptitude aux métamorphose, etc... Enfin, en plus des particules elles-mêmes, on a été amené à concevoir une sorte de *plasma* atomique, qui serait constituée par un milieu gazeux ionisé, favorable à la naissance des particules.

Mais le plus passionnant, c'est que l'on est arrivé ainsi aux confins de la matière et de l'énergie pure ou, en d'autres termes, de la matière et de l'immatériel. La théorie d'Einstein établissait déjà l'équivalence de la masse et de l'énergie. Dirac avait prédit que l'électron et le positron — ou électron positif — provenaient de la matérialisation et du dédoublement de l'unité immatérielle de rayonnement de lumière, le photon.

On sait que la mécanique ondulatoire avait établi pour l'électron les équations de propagation d'ondes, les conditions de résonance, etc... Seulement, l'onde représentée par la solution des équations de Shrodinger aurait dû se propager avec une vitesse infinie, ce qui était contraire à la théorie de la relativité. Il devenait donc nécessaire de réaliser une synthèse des deux théories, une *mécanique ondulatoire relativiste*, et c'est cette œuvre capitale qui a été réalisée par Dirac. Mais, les équations ainsi obtenues présentent deux groupes de solutions,

correspondant au double signe (\pm) qui apparaît dans la formulation mathématique. « Or, si l'un des groupes s'applique de façon évidente à l'électron classique, l'autre groupe de solutions suppose des états d'énergie négative, ce qui peut s'interpréter physiquement comme l'existence d'un électron semblable à l'électron connu mais affecté d'une charge positive. On considéra tout d'abord, assez généralement, qu'il s'agissait là d'une solution purement mathématique, imaginaire. Telle ne fut pas l'opinion de Dirac ; poussé par une intuition épistémologique puissante, il affirma contre l'évidence même que, puisque l'électron positif apparaissait dans le formalisme mathématique avec la même nécessité que son analogue anti-symétrique, il devait être lui aussi une réalité physique » (1).

Cependant, plus de quatre ans passèrent sans que les expérimentateurs aient réussi à mettre en évidence le phénomène correspondant à l'électron positif et Dirac lui-même était sur le point d'abandonner ses positions, lorsque Blackett et Occhialini obtinrent enfin en laboratoire, sans hésitation possible, le phénomène prédit par les formules mathématiques de Dirac, l'électron positif ou positron.

Dirac avait proposé d'appeler le positron un *anti-électron*. Seulement les électrons sont de masse infime, aussi la vérification de son hypothèse par l'expérience, n'est-elle pas apparue à certains comme une preuve suffisante d'un passage réel de l'immatériel au matériel. On a voulu accomplir des expériences du même ordre sur des particules lourdes, nettement matérielles, telles que les protons et on a obtenu en effet, des *anti-protons* et des *anti-neutrons* !

(1) F. Meyer, *Problématique de l'Evolution*, p. 234.

A la suite de ces expériences concluantes, l'hypothèse générale a été émise de l'existence d'une *anti-matière* et d'un univers entier symétrique au nôtre, et comme vu en miroir, avec des atomes d'anti-hydrogène, etc... D'après les théoriciens, cet univers serait *réel mais immatériel*.

Le monde matériel ordinaire, qui correspond à la solution des équations affectées du signe (—) dans l'équation de d'Alembert, représente une *onde divergente*, dite de « potentiel retardé », et qui correspond au domaine de l'*entropie*, du monde physique ordinaire. Le groupe d'équations affectées du signe (+) correspond à une *onde convergente*, connue comme une solution de « potentiel anticipé ». Ces phénomènes correspondent à une *syntropie* c'est-à-dire à un mouvement inverse de l'énergie, qui, au lieu de se dégrader comme c'est le cas dans le monde physique ordinaire, se concentre au contraire de plus en plus, remonte la fameuse pente de la matière, que manifestait la loi de Cournot, et converge vers un point pour s'y annihiler en déchargeant cette énergie. C'est ainsi que toutes les particules du monde de l'anti-matière, qui sont éminemment fugitives pour cette raison, nous restituent une concentration nouvelle de l'énergie et rechargent pour ainsi dire le monde de la matière. Les particules *anti* se détruisent aussitôt au contact des nôtres pour se transformer en radiations. C'est de là que proviendraient notamment, selon cette théorie, les émissions d'ondes hertziennes que les radio-télescopes, comme celui de Jodrell Bank en Angleterre, captent à partir des étoiles, — d'où la naissance d'une branche nouvelle de la physique, la radio-astronomie.

On conçoit sans peine les perspectives vertigineuses qui se découvrent à partir de ces théories

qui, ne l'oublions pas, sont non seulement d'une rigueur mathématique absolue, mais aussi vérifiées par l'expérience.

Dans cet univers de l'anti-matière, — immatériel, convergent, syntropique, — on pourrait concevoir l'existence, affectée du signe *anti-* des éléments essentiels du monde de la matière. Ce serait ainsi comme un univers en miroir. On envisage notamment la possibilité d'une *anti-gravité* de sens inverse de l'attraction universelle, d'un *anti-magnétisme* ou même, *pourquoi pas*, comme dirait Gaston Bachelard, d'un *anti-temps*, qui coulerait en sens inverse du nôtre, *c'est-à-dire du futur vers le présent*. Or, effectivement, ce point de vue a été soutenu, notamment par le physicien Feymann, qui se consacre aux travaux sur l'électron positif. Dans l'interprétation habituelle des équations de Dirac, on fait intervenir, comme on l'a vu, deux sortes de corpuscules, affectés l'un du signe (+), l'autre du signe (—). Feymann propose de remplacer cette dualité de nature par une dualité de comportement, correspondant à la possibilité pour le *même* corpuscule de parcourir le temps *t* de l'équation *dans le sens positif ou dans le sens négatif*. On déduit de cette interprétation exactement les mêmes faits que de la première et expérimentalement les deux solutions sont indiscernables. « A particle moving forward in time (electron) in a potential may be scattered forward in time (ordinary scattering) or backward (pair annihilation). When moving backwards (positron), it may be scattered backwards in time (positron scattering) or forward (pair production) » (2). Si on conçoit que l'univers de l'anti-

(2) *The theory of positrons* (Physical Review, Vol. LXXVI, 1949, No. 6.) p. 179 et sq.

matière coule dans l'anti-temps, c'est-à-dire de l'avenir vers le présent, on retrouverait sur un plan purement rationnel, empirique et phénoménologique, l'image de bien de mythes antiques d'un cycle complet du temps.

Il est inutile de souligner la profondeur des leçons logiques et métaphysiques qui se dégagent directement de ces découvertes extraordinaires.

Tout d'abord, sur le plan de la théorie de la connaissance, la vérification expérimentale des équations de Dirac montre, une fois de plus, que le formalisme mathématique représente nécessairement la réalité même et que le dualisme dressé par la philosophie littéraire entre la nature et l'intelligence, entre le sujet et l'objet, est erroné. On peut déduire a priori des équations différentielles des conséquences que la réalité démontrera. Cela a été vérifié déjà avec Le Verrier, Hertz, Maxwell et Einstein, puis en microphysique par la réalisation expérimentale de la réfraction des électrons, qu'impliquait le formalisme mathématique de la mécanique ondulatoire conçu par de Broglie, enfin, à présent, avec les équations de Dirac, qui, contre toute vraisemblance indiquaient l'existence d'anti-électrons, d'une anti-matière. « On est donc en droit d'affirmer que les déductions rigoureusement effectuées à partir de la mécanique ondulatoire relativiste constituent l'armature même du réel, et que tout ce qui est contenu dans le formalisme mathématique est aussi réel. On trouverait ici, curieusement transposé de l'idéalisme métaphysique au rationalisme physico-mathématique l'adage hégélien : *Was verünftig ist, das ist wirklich* » (3). C'est cette dialectique rationnelle et phénoménologique sujet-

(3) *Problématique de l'Evolution*, p. 234.

objet, qui ne peut s'expliquer autrement que par l'unité fondamentale des deux termes, que l'on n'a cessé de mettre en évidence dans cette étude.

Sur le plan logique, on voit que grâce à l'hypothèse de l'inversion du temps dans l'anti-matière, la notion de finalité, notion qualitative, obscure et affectée du dualisme vie-matière, pourrait trouver enfin un équivalent rationnel et empirique parfaitement valable, comme le souligne François Mayer. « Les normes d'intelligibilité tendent à reposer de plus en plus sur l'idée d'une distribution dans l'espace-temps, des événements ou des probabilités d'événements. Dans ces conditions, le concept de causalité tend à s'estomper au profit d'une sorte de topologie phénoménale, neutre quant aux implications de la logique classique... On en vient ainsi à la notion de champ temporel, de structures d'intelligibilité des distributions, les unes impliquant un certain sens du temps, d'autres impliquant le sens contraire. On peut voir dans le champ d'influence « inversé » une image de la finalité, qui acquerrait ainsi la valeur d'une *catégorie* nécessaire contenue analytiquement dans le statut du réel » (4). Seulement, il faut, bien entendu, se garder de ré-introduire dans cette notion phénoménologique les valeurs qualitatives et transcendantes qu'elle a héritées de la philosophie.

Sur un plan plus vaste, F. Meyer souligne aussi que la démonstration de l'existence d'une série de phénomènes physiques syntropiques permet, surtout en appliquant les équations de Dirac aux dimensions cosmologiques et non seulement microphysiques, d'expliquer l'existence des phénomènes biologiques et d'évolution, qui répondent alors

(4) *Id.* p. 243.

exactement à ce que la théorie mathématique prédisait a priori qu'ils auraient dû être. Il est donc possible de réaliser sur la base de la mécanique ondulatoire relativiste et de l'hypothèse de l'inversion du temps, une théorie unitaire des phénomènes biologiques et physiques.

Cette nouvelle physique unitaire ne correspondrait d'ailleurs plus seulement aux concepts de base de la physique classique — mécanisme, entropie, — mais réaliserait une synthèse véritable de ce qui constituait précédemment la thèse et l'anti-thèse.

On aperçoit enfin sans peine les leçons métaphysiques qui se dégagent directement de toutes ces découvertes. La transformation directe de l'immatériel en matière, l'existence d'une anti-matière comme fait scientifique dépassent et intègrent dans une synthèse supérieure, et cette fois purement scientifique, le matérialisme comme l'idéalisme. Sans partir d'idées préconçues, sans utiliser d'affirmations dogmatiques a priori, la science, par son progrès même a été amenée à la conception d'un monde immatériel, d'une anti-matière, mais qui demeure pleinement positif et phénoménologique, obéissant comme le nôtre à la mathématique. C'est la plus belle démonstration que ce qui importe ce ne sont pas des théories sur la nature dernière de l'univers mais la méthode dialectique unitaire où mathématique et réel, sujet et objet sont en relation logique dans un seul champ d'expérience.

Dans un autre domaine, des expériences récentes ont démontré la dissymétrie de certains phénomènes atomiques. Ce sont des expériences désormais célèbres de deux savants chinois des Etats Unis, Lee et Yang, qui ont montré l'existence d'une dissymétrie fondamentale au niveau des phénomènes atomiques : *notre univers serait orienté tout*

entier à droite. Ces travaux sur la dissymétrie continuent d'ailleurs ceux de Pasteur, qui écrivait déjà : « L'univers est dissymétrique. Imaginez le système solaire placé devant une glace, vous aurez une image non superposable à la réalité » (5). Plus tard Pierre Curie, a étudié la dissymétrie dans le domaine des phénomènes électriques et magnétiques, et c'est d'elle qu'il a tiré sa découverte de la piézoélectricité. Les savants chinois de l'université de Columbia ont pu vérifier la dissymétrie de la nature au niveau des particules. Ils ont pu constater, en faisant leurs expériences sur l'émission *béta* du radiocobalt 60 que les électrons négatifs, au lieu de sortir en quantité égale dans les deux sens de l'axe du *spin*, se trouvaient émis en beaucoup plus grand nombre du côté droit. Ces expériences font également songer à l'hypothèse d'un univers anti-matériel, comme vu en miroir, selon l'expression de Pasteur, et qui serait gauche.



A l'autre bout de l'échelle des grandeurs, la physique nous offre l'image d'un cosmos en expansion continue et en *création continue*, qui, contrai-

(5) On sait que diverses matières chimiques polarisent la lumière à droite ou à gauche et qu'il y a des matières identiques chimiquement mais de sens optique contraire. C'est ainsi par exemple que la quinine et l'albumine sont « gauches ». Pasteur en inférait déjà qu'il devait y avoir des groupes d'atomes symétriques et d'autres dissymétriques, des groupes droits et des groupes gauches. Pasteur avait ainsi essayé de faire pousser une plante avec des rayons de soleil réfléchis, mais sans succès. De même les microbes ou les moisissures ne pouvaient pas vivre sur les produits optiquement inverses mais chimiquement identiques à ceux qui constituaient leur nourriture habituelle. Cf. René Sudre — *Échec à la symétrie*, Revue des Deux Mondes, 1er mai 1957.

rement à la loi de Cournot, ne se dégraderait pas mais se régénérerait sans cesse, à partir de ce que Hoyle appelle la *matière fondamentale*. Cette création continuée de l'hydrogène interstellaire expliquerait et l'expansion continue de l'univers et la formation des galaxies. Actuellement, nos télescopes nous permettent de voir à la distance inconcevable autrement que par la mathématique de deux milliards d'années lumière. A cette distance prodigieuse, nous n'apercevons pourtant aucune limite à l'espace ou au temps, qui dans l'hypothèse de la création continue serait infini, ou du moins indéfini. Cet univers est peuplé actuellement par cent millions de galaxies semblables à la Voie Lactée, dont notre système fait partie à titre d'amas infime de poussière et qui pourtant à l'air, à l'œil nu, d'occuper la moitié du ciel. L'univers que nous apercevons déjà est pourtant tellement immense que malgré la présence de cent millions de ces voies lactées, le cosmos nous apparaît composé essentiellement de vide (6). L'hypothèse de la création continue, qu'avait affirmée Descartes sur un plan métaphysique, a été mise en évidence aujourd'hui sous forme mathématique par F. Hoyle, I.P. Jordan et d'autres. « De temps en temps, les gens demandent d'où vient la matière créée. Eh bien ! elle ne vient de nulle part. La matière se contente d'apparaître toute créée. A un instant donné, les différents atomes constituant la matière n'existent pas et, un instant après, ils existent ». Dans cette hypothèse, « la densité moyenne de la matière fondamentale doit demeurer constante. Pour cela, il faut que la créa-

(6) Non de vide absolu bien sûr, mais de vide relatif seulement ; en fait, selon Hoyle « la densité moyenne de la matière fondamentale doit rester constante ».

tion se produise très lentement. La nouvelle matière n'apparaît pas sous une forme concentrée dans quelques petites régions localisées de l'univers, mais elle est dispersée à travers l'espace entier. La vitesse moyenne d'apparition ne doit pas se monter à plus d'un atome par an dans un volume égal à celui de la cathédrale de Saint Paul. Mais bien que cette vitesse semble très faible... la vitesse d'apparition totale dans l'univers observable est d'environ une centaine de millions de millions de millions de millions de tonnes par seconde... C'est cette création qui met l'univers en branle. Cette nouvelle matière produit une pression extérieure qui conduit à une expansion régulière de l'univers ». Cette création continue de matière expliquerait aussi la formation indéfinie de galaxie. « De plus, la matière créée fournirait aussi des quantités illimitées d'énergie atomique ». Ainsi, bien qu'il ne faudrait que dix milliards d'années, au rythme auquel les galaxies s'éloignent de nous dans l'univers en expansion, pour que toutes aient disparu à nos yeux, et que l'univers nous apparaisse vide, dans l'hypothèse de la création continue on verrait en fait, le même nombre de galaxies qu'actuellement. Je veux dire par là que de nouvelles galaxies se seront constituées à partir de la matière fondamentale, à une vitesse suffisante pour compenser les galaxies qui seront perdues pour nous dans la mesure où elles auront disparu de notre univers observable » (7).

On ne peut s'empêcher de rapprocher cette hypothèse, qui, ne l'oublions pas est entièrement calculée mathématiquement, avec la démonstration de la transformation directe de la lumière ou des

(7) F. Hoyle : *La Nature de l'Univers*, tr. fr. P.U.F. 1952, p. 115 - 118.

radiations en matière, comme le montrent les expériences sur les anti-protons et les anti-neutrons, et en général, de l'hypothèse de l'anti-matière. La théorie de Hoyle fait étrangement songer, on le remarquera en passant, à Anaxagore et à sa conception de l'ἄπειρον.

Il n'est pas inutile de souligner aussi que le mot « matière » n'a plus du tout le sens commun de quelque chose de mort ou d'immobile, cette matière que les philosophes littéraires, vitalistes ou spiritualistes, considéraient avec tant de mépris. Bien au contraire, on constate que l'univers matériel est tout entier animé de vitesses extraordinaires, de l'ordre de la lumière, autant dans l'atome que dans les galaxies. La matière est chargée d'une immense énergie qui se libère ou se transforme en matière à nouveau. Le monde physique est sans cesse le lieu de la naissance et de la mort de particules, d'échanges d'énergies fabuleuses, de transmutations. Non seulement l'univers nous apparaît tout entier « vivant », de sorte que l'ancien dualisme entre la « vie » et la « matière » n'a plus aucun sens, mais même le dualisme entre la matière et l'énergie pure, entre la matière et l'immatériel apparaît comme un faux problème. Les lois d'Einstein, les équations de Dirac, le laissaient prévoir d'ailleurs. Les expériences sur les anti-protons et les anti-neutrons, l'ont démontré. L'hypothèse de l'anti-matière et d'un monde en miroir abolissent définitivement toute frontière entre la matière et l'immatériel.

Ces résultats absolument extraordinaires de la science contemporaine ne nous apparaissent d'ailleurs tellement étonnants que parce que nous sommes toujours inconsciemment victimes du préjugé du dualisme. Et pourtant, nous pouvons sans cesse

observer en nous-mêmes la même transmutation entre la pensée et le cerveau, entre les sentiments et les glandes, bref entre le psychologique et le physiologique. Dans les deux cas, les deux ordres de phénomènes doivent être les deux aspects, les deux langages d'une même réalité, comme l'avait vu Spinoza, et cette identité de condition, témoigne également de l'inanité d'un autre dualisme, celui de l'homme et de la nature, car l'homme secrète naturellement la mathématique par son cerveau, comme l'univers est imprégné d'elle, depuis les atomes et les cristaux jusqu'aux galaxies, de sorte que l'on pourrait concevoir la réalité dernière comme une pensée mathématique universelle, une *mathesis universalis* qui serait en même temps énergie, et qui se matérialiserait ou se dématérialiserait selon le cas. Dans cette perspective, les êtres vivants apparaissent à certains égards, comme bien moins « vivants » que la « matière » quant on songe aux énergies et aux vitesses extraordinaires dont celle-ci est animée. Tout cela montre que les discussions sur la nature ontologique de l'univers, et de tout ce qu'il contient, n'ont plus aucun sens. Matérialisme, spiritualisme, idéalisme sont des mots qui ne correspondent plus à rien. Une seule chose compte, c'est la méthode, c'est le dialogue assumé du sujet et de l'objet, c'est l'unité de l'expérience dans laquelle ils s'intègrent.

*
**

Au point où nous en sommes de nos connaissances, malgré l'immensité de l'univers que nous apercevons dans un rayon de deux milliards d'années lumière avec ces cent millions de galaxies, rien ne prouve qu'il n'est pas tout entier un atome d'un autre univers, comme rien ne prouve que dans nos

atomes n'existent pas tout un univers. Le monde paraît ainsi s'éloigner à l'infini autant dans l'infiniment petit que dans l'infiniment grand, comme dans un jeu de miroirs. Mais méfions-nous ! Nous ne sommes plus dans le domaine de la science mais dans les jardins de la poésie et de la littérature sans les mathématiques, car ces hypothèses quoique séduisantes sont purement gratuites, littéraires et sans justification mathématique ou expérimentale.

La science d'aujourd'hui rappelle irrésistiblement, mais sur le plan positif des connaissances mathématiques, les spéculations des premiers philosophes, des Ioniens, sur la nature du cosmos. On constate, en tout cas, qu'il n'est nul besoin des philosophes littéraires, ni de poètes obscurs pour voguer en pleine philosophie et en pleine poésie, la poésie et la philosophie rigoureuses de l'univers et de la mathématique, de l'univers mathématique.

Le fameux « monisme scientifique », contre lequel les philosophes littéraires n'avaient pas assez de mépris au temps où nous étions en classe, est donc en train de s'édifier patiemment. Et ce monisme tente de surmonter les dualités successives qu'entre toutes choses dressent nos sensations comme d'antiques préjugés. Les primitifs instruits du XX^{ème} siècle cherchent à voir partout dans le réel des « natures » opposées. Tout devient incompréhensible alors, de partout surgissent des problèmes insolubles que l'unité ramenée réduit à l'état de problème fantômes : matière et vie, corps et esprit, intelligence et réel, sujet et objet. Cette marche vers l'unité que poursuit avec succès la science d'aujourd'hui, n'est possible que grâce au langage mathématique qui relie le sujet à l'objet, l'homme à l'univers par un rapport logique, dialectique. Cette unité a d'ailleurs toujours été l'idéal.

des grands philosophes de l'antiquité, des épicuriens, comme des stoïciens et de Platon lui-même, qui définit la philosophie comme étant l'effort qui mène du Multiple à l'Un. Dans la cosmologie de Plotin, où tout procède de l'Un, la science consiste, par une conversion, à remonter les degrés de l'être vers la trinité du Bien, du Vrai et du Beau, qui sont les trois hypostases de l'Un qui est Tout. Intelligente pyramide, qui comme ses sœurs les Pyramides d'Égypte, matérialisation en granit des rayons solaires, symbolise la descente de l'énergie solaire d'Amon vers la Terre, comme le chemin qu'il faut suivre, l'escalier pour remonter vers lui. Seulement, avec les prochaines fusées, on pourra effectivement se rendre vers Amon, quitte à se brûler les ailes comme Icare. Cette image montre comment la science d'aujourd'hui réalise effectivement les rêves des mystiques qui ne pouvaient chercher leurs satisfactions que dans l'autisme du sujet.



L'un des problèmes que certains moralistes chagrins jettent cependant au visage triomphant de la science consiste dans « l'utilisation des loisirs ».

— Les progrès scientifiques permettront demain aux hommes de ne plus travailler qu'une heure ou deux par jour, ou même moins, disent-ils. Au lieu de la semaine de quarante heures, on aura la semaine de vingt puis de dix heures. Soit. Comment va-t-on occuper les loisirs forcés ainsi créés? Les hommes ne risquent-ils pas de sombrer dans le vice ou bien de dégénérer? N'est-ce pas la nécessité de vaincre les obstacles et les difficultés qui se dressaient sur son chemin qui a toujours obligé l'homme à donner le meilleur de lui-même? Vivant sans effort dans un monde ouaté, ne va-t-il pas

sombrier dans la paresse, dans l'indifférence, voire dans le dégoût qui attend les blasés? Et à quoi servirait alors le triomphe de la science?

— Que voilà bien des craintes peu fondées! Ces mêmes moralistes n'ont-ils pas toujours soutenu que l'homme devait se libérer des préoccupations matérielles pour pouvoir accéder à la dignité de l'inquiétude métaphysique? N'est-ce pas précisément ce que font les moines ou les mystiques? Voilà ces mêmes philosophes, à présent que les loisirs ne seraient plus réservés à une élite mais à tout le monde, qui se mettent à les craindre. Passons sur ce détail, pourtant révélateur.

La frayeur vertueuse de ces moralistes repose aussi sur plusieurs postulats: notamment que la nature humaine est fondamentalement mauvaise et que seule une élite touchée par la grâce ou possédant du génie pourrait échapper à la déchéance irrémédiable; d'autre part que la nature humaine est immuable, incapable d'aucune transformation, d'aucun progrès.

Tout au long de cette étude on s'est efforcé de montrer, au contraire, que l'homme se transforme grâce à ses propres inventions et que son mouvement en avant ne peut que s'accroître brusquement grâce à l'accélération prodigieuse des inventions scientifiques, qui sont en train de modifier totalement notre milieu, nos conditions d'existence. L'homme de demain qui pourra jouir des loisirs promis par la science ne sera déjà plus identique à l'homme d'aujourd'hui. Sa psychologie aura évolué pour assumer ces loisirs, qui probablement ne lui apparaîtront déjà plus comme tels.

Il est particulièrement erroné d'imaginer l'humanité de l'avenir se prélassant à longueur de journée au soleil sur les plages. Non seulement les dif-

ficultés et les tâches immenses n'auront pas disparues, mais bien au contraire, c'est à partir de notre ère que des travaux dignes du génie humain vont pouvoir être entrepris. L'homme devra assimiler une science immense, proliférant en branches sans cesse plus spécialisées et plus profondes, pénétrant toujours plus loin dans les secrets les plus intimes de l'univers. On peut prévoir que la durée de l'instruction obligatoire — qui remarquons-le n'a cessé de croître — sera étendue à 25 à 30 à 35 ans. Il n'y aura aucune objection à cela puisque justement l'industrie n'aura plus besoin de bras. L'homme aura à prendre son vol cosmique, à essaimer vers d'autres planètes. Plus loin, nous ne pouvons même pas concevoir quels seront ses objectifs.

C'est à partir d'aujourd'hui que commence réellement l'effort prométhéen de l'homme. La somme d'intelligence, d'imagination, d'organisation, d'ingéniosité et de courage qui lui sera nécessaire est immense et il n'existe aucun danger, nous semble-t-il, de le voir dégénérer dans la paresse. Tout laisse supposer plutôt qu'il est appelé à se transformer en un surhomme par rapport à nous, comme nous sommes des dieux mythologiques à l'égard seulement des hommes du dix-huitième siècle.

Mais nous dirons plus. Ces « loisirs » étaient absolument indispensables en l'étape actuelle du développement biologique de l'homme pour lui permettre d'assumer les immenses progrès scientifiques qui l'attendent. Sans eux, il n'aurait pas eu le temps nécessaire pour se consacrer, avec l'énergie et la continuité qu'il exige, à la réalisation d'un destin désormais surhumain.

Ces « loisirs », comme tant d'autres progrès antérieurs de l'espèce, auront en somme permis à

l'homme une libération capitale : celle de l'implacable nécessité qui absorbait son travail et son énergie à assurer sa subsistance, la satisfaction de ses besoins végétatifs. On pourrait considérer, qu'à un niveau bien sûr infiniment supérieur, l'homme aura réalisé alors par son industrie un état équivalent à l'automatisme du végétal, et qu'il aura su l'étendre à l'ensemble de la société.

Mais, alors que le végétal est satisfait de continuer dans son être, l'humanité cherche toujours à dépasser son être. En éliminant la dépense d'énergie mentale, sentimentale et physique considérable nécessaire pour permettre à l'être de continuer dans son être, l'homme en fait l'économie et pourra la réserver tout entière à sa tendance à se dépasser lui-même. En d'autres termes, en triomphant enfin de l'antique malédiction : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front », grâce précisément aux fruits de l'arbre de la science et non inversement, l'homme ne sera pas simplement retourné au Paradis terrestre pour s'y prélasser ou pour aimer sans risque d'avoir d'enfants, mais bien afin de tenter de nouveaux efforts pour se transformer lui-même en une suite indéfinie de surhommes. « Vous serez comme des Dieux », c'est la tentation de la science, c'est en tout cas la tentation que la science cherche effectivement à réaliser par une dialectique de l'homme avec lui-même et de l'homme avec la nature.

Dans cette perspective, les « loisirs » du nouveau Paradis terrestre ne risquent guère d'être mal employés. Le plus probable c'est au contraire qu'on n'aura encore pas assez de temps pour les immenses tâches de l'avenir. Mais un jour viendra sans doute où l'homme pourra s'attaquer directement au temps et à l'espace, qui sont peut-être des forces physiques

universelles et immatérielles à la manière de l'anti-matière, ou bien comme l'empreinte en creux d'autres forces inconnues encore qui modèlent notre univers. D'ailleurs c'est bien ainsi que le temps et l'espace sont traités déjà dans la théorie de la relativité et l'on sait que, d'après Einstein, le temps réel doit varier avec la vitesse. Ce jour-là, l'homme pourra utiliser cette force comme tout autre force physique, la transformer, l'élargir et élargir ainsi son destin.

(à suivre)

Alexandre Papadopoulos

Une amitié culturelle exemplaire

Le 24 Juin 1959, un dîner était offert au Yacht Club de Méadi à M. Gabriel Bounoure, Titulaire de la Chaire de Littérature française à l'Université d'Aïn Chams, au Caire, par un groupe de ses collègues et amis.

On sait que le Professeur Bounoure était venu en Egypte en 1952, après avoir passé plus de vingt ans au Liban et en Syrie comme Inspecteur Général de l'Enseignement. Ce critique très parisien est un véritable ami de l'Egypte, cet Auvergnat aime à se dire oriental. Lors des événements de 1956, M. Gabriel Bounoure était demeuré en Egypte, et celle-ci, de son côté, l'avait maintenu à son poste. Cet exemple d'amitié sur le plan de la culture et de l'humanisme méritait d'être rapporté et devrait servir aux méditations des hommes politiques.

Nous sommes heureux de reproduire ici les allocutions prononcées à cette occasion par M. Fernand Leprette, ancien Inspecteur Général du Français au Ministère de l'Education et de l'Enseignement de la Province Egyptienne de la R.A.U. et homme de lettres bien connu, par le Dr. Raouf Kamel, Professeur de Littérature française à l'Université du Caire, au nom de ses collègues, par notre directeur, M. Alexandre Papadopoulo et bien entendu, la réponse narquoise et émue de M. Gabriel Bounoure.

Au cours de ces agapes amicales, un beau pla-

teau en argent a été offert à M. Bounoure de la part de ses amis en souvenir de son séjour au Caire et en témoignage de ce bel exemple d'amitié franco-égyptienne.

A. P.

ALLOCUTION DE M. FERNAND LEPRETTE

Très cher Gabriel Bounoure,

Si peu préparé que je sois à prendre la parole, j'ai feint de croire, sur l'insistance de quelques-uns de nos amis, qu'il appartenait à un doyen d'âge de commencer par dire deux mots, et si possible rien qu'un, avant de laisser à d'autres le soin de vous mieux exprimer ce que nous ressentons à cette heure où vous êtes sur le point de nous quitter.

Je le fais avec d'autant plus de joie que j'ai envers vous, cher ami, une dette de personnelle gratitude. Comme tous ici, bien sûr, j'ai eu conscience, au jour déjà ancien où l'Université d'Aïn Chams vous confiait sa chaire de Littérature française, qu'un rare et précieux privilège venait de nous échoir. Mais ce qui me rattache à vous date de beaucoup plus loin, est bien antérieur à notre première rencontre, dans les années 40, chez l'un de vos prédécesseurs et collègues Léon Guichard où j'avais joué le rôle d'un comparse muet. Nous n'avions jusque là échangé la moindre lettre. Et cependant, chaque fois qu'il m'arrivait de lire sous votre signature quelque essai de critique poétique, d'une beauté dense et lisse et musicale, d'une perfection parfois désespérante, où un poète véritable prenait prétexte de ces pages pour se délivrer, invariablement mon regard repérait un mot, une ligne, qui se mettaient aussitôt à briller, qui éveillaient en moi, par l'effet de je ne sais quelle vibration, les confidences les plus intimes de ma propre vie, celle du soldat de 14, les échos d'une aventure que j'étais moi-même en train de poursuivre en pays d'Égypte, de notre commun amour de l'Orient et enfin d'un au-delà poétique dont

la nature quasi mystique m'émouvait singulièrement. En vous lisant, je sentais alors la présence d'un ami inconnu, discret mais dont l'exigence venait me soutenir dans ma solitude.

Je vous imaginais alors retenu pour toujours aux rives de l'Oronte par un charme dont je pouvais deviner l'impérieux pouvoir, écoutant en vous-même, silencieux songeur éveillé, les murmures du vent et de l'eau, à la fois vous imprégnant de la sagesse orientale et discernant jusque dans les chapelles les plus fermées de la lointaine capitale de notre pays, ce qui s'élaborait de neuf dans les tentatives d'une poésie encore en gestation, découvrant avec une sûreté infailible, où qu'ils fussent, les faisant naître au besoin, sourcier magicien, d'authentiques poètes encore ignorés et qui, le lendemain, devenaient à juste titres célèbres.

Comme tous vos amis et disciples réunis ce soir autour de vous, je vous ai vu depuis vivre de votre vie quotidienne dans cet énorme maëlstrom du Caire où bat le cœur d'un Orient qui nous reste très cher. Vos propos les plus doctes et les plus subtils je les ai entendus à travers le parler chantant de votre Auvergne natale. J'ai eu l'honneur de partager avec vous des besognes pédagogiques que vous ne jugiez pas indignes de votre immense talent, où le Normalien que vous avez été faisait au contraire merveille parce que vous possédez le don extrêmement rare de mettre en communication les esprits les plus différents.

Nous sommes-nous souvent rencontrés ? Vous étiez là et cela me suffisait bien. Mais au moment où l'on dit que vous nous quittez ... chacun sent que ce n'est, en effet, qu'une façon de dire puisque vous obéissez une fois de plus à votre vocation orientale, puisque vous allez recommencer une expérience, ou plutôt continuer la vôtre, boucler la boucle de la Méditerranée, à la recherche de signes décelables pour vous seul dans cet Orient qui est votre domaine d'élection, — je voudrais que vous sachiez, cher Gabriel Bounoure, combien ceux qui, ainsi que moi, ont appris à vous mieux connaître, vous aiment, vous admirent et vous remercient.

En Egypte comme au Liban où vous avez exercé

si longtemps le plus haut magistère intellectuel, vous aurez été plus et mieux qu'un simple ambassadeur de nos Lettres. Parceque vous avez aimé véritablement l'Orient, l'Orient vous aura aimé. Et c'est cela l'essentiel. Derrière ce que d'autres nomment la pauvreté, la misère de l'Orient, vous aurez voulu voir, avec cet extraordinaire Rimbaud vieilli qui se lève de son grabat à votre passage, devant votre maison de Guiza, l'héroïque dépouillement qui ouvre l'une des voies aux régions ineffables de l'âme et de la poésie pure.

Fernand Leprette

ALLOCUTION DE M. RAOUF KAMEL

Mon cher Maître, mon cher Ami,
Mesdames, Messieurs,

Il y a trois ans, presque jour par jour, les Amitiés Françaises rendaient hommage à M. Fernand Leprette. Quelques mois plus tard, le destin abattait tel un jeu de cartes ce qu'un siècle avait élaboré, ainsi que les valeurs d'union que nous croyions définitivement acquises.

Aujourd'hui, en rendant hommage à M. Gabriel Bounoure, ses amis saluent en lui l'homme en qui se retrouvent vivaces et séduisantes, ces valeurs qui font l'humanisme français, et qui ont valu à son pays tant d'estime de par le monde.

Et je sais, mon cher ami que vous êtes plus sensible à la reprise de la tradition interrompue, la reprise du dialogue d'amitié, qu'aux termes qui disent nos seuls sentiments pour vous.

Mais il faut reconnaître que lorsque vous assumiez à vous seul, au milieu de la bourrasque, la présence française, pure des compromissions de la politique d'empire ou de bourse ; celle qui est humanité, esprit de logique et de clarté ; celle d'identification fraternelle par delà la grande bleue ; alors et plus que jamais, vous méritiez par votre courage et votre probité spirituelle l'estime unanime. D'une main, vous

revendiquiez la faute d'autrui, tel les disciples des grandes ascètes; et de l'autre vous faisiez confiance à l'Orient et à l'Égypte; à l'Égypte que vous avez aimée à l'égal de ses enfants. Vous avez abordé ses rives voilà sept ans, à l'heure où la Révolution s'était déclarée. Et je sais que votre cœur bat à l'unisson avec le nôtre, alors que se décident nos destinées.

En outre, vous nous avez donné le plus parfait exemple de l'être d'harmonie. Et cet esprit d'harmonie, vous avez essayé de l'inculquer à vos étudiants, en même temps que la substantielle moelle du savoir. En marge des trépidations quotidiennes, des nervosités et des rancœurs, vous avez, des années durant, travaillé et médité en la classique tour d'ivoire, sise, cette fois, en l'appartement numéroté 13.

Dans la théorie des grands Maîtres de l'Université, qui ont passé en Égypte, vous avez droit à une place d'élection. Non seulement par votre science et par vos dons; mais aussi par votre sensibilité particulière à l'âme égyptienne.

Votre amitié déjà ancienne pour les pays de cette région, le long séjour que vous avez effectué au Liban, vous ont valu le titre d'ami du monde arabe. Et vous êtes de ceux qui se refusent obstinément à autre chose qu'à l'amitié et à l'égalité entre les rives septentrionales et méridionales de la Méditerranée.

Ainsi, vous prenez une part héroïque dans l'action des grands guides et vous avez marqué vos positions avec cette fructueuse persévérance des fils de l'Auvergne.

De nos jours, la synthèse universelle est envisagée au départ de points de vue très divers. Selon Theillard de Chardin, par les chemins de ronces ou d'amour, l'union se fait envers Dieu. Vue d'ailleurs, l'unité intercontinentale se fait plus sommairement et plus vite, à l'aide d'engins balistiques. Or la synthèse que vous souhaitez et à laquelle vous vous consacrez, c'est celle qui consiste à retrouver le fonds commun d'humanité de l'Orient et de l'Occident, à valoriser le suprême dyptique de la clarté de l'esprit et de la luminosité du cœur, à créer la fraternité entre les hommes, qui reste, en définitive, seule valable.

Des grands problèmes à l'humble vie quotidienne, votre nature n'a pas changé. Toujours le don de soi : combler dans la mesure de l'attente, aussi bien vos étudiants que vos collègues. Toujours plein de compréhension pour ceux venus à vous ; ne marchandant guère la sympathie et l'encouragement, dès que vous sentez la présence d'une âme de bonne volonté. Toujours la courtoisie la plus parfaite et une bonté infinie, que teinte toutefois un complément indispensable : l'ironie indulgente.

La courtoisie a quelquefois conduit M. Bounoure dans l'un ou l'autre salon ; c'est alors que les plis du front gidéen indiquent clairement l'inadaptation à ces foyers de l'insipide et aux pitreries des salons. De préférence donc, la vie d'ascète en l'appartement 13 de l'immeuble Kadri à Guizéh.

C'est là que vous vous êtes recueilli, pour amener à maturité quelques unes de vos œuvres d'écrivain. C'est peut-être là que vous avez mis au point, pour le public du Caire, vos deux admirables conférences sur Valéry. C'est là que vous avez reçu les exemplaires de votre brillant ouvrage : « Marelles sur le Parvis ». C'est là qu'inlassable, vous avez continué votre œuvre de critique, déjà bien connu en France : celui des « Journaux Intimes » de Baudelaire, des éditions La Pléiade, celui du Mercure de France ou des Cahiers du Sud.

Mais le sens de l'humain, la compréhension souriante, qui quelquefois frise la bonté trop vive, se muent, quant aux rapports avec soi, en une sévérité singulière, en une exigence esthétique d'ordre flaubertin qui a donné ces œuvres et ces critiques d'une richesse telle qu'ils en deviennent quelquefois trop denses. C'est dans cette rigueur de la pensée et de l'art que joue pour M. Bounoure, la loi de compensation.

Je dirai pour conclure, que vous offrez l'exemple le meilleur du Professeur en deçà de l'éloquence, de l'intellectuel sans ostentation, du critique plein d'aménité, du poète en marge du sentimental, et du diplomate sans affrètement.

Mon cher Ami,

Les mots que disent ce soir tous vos amis fixent deux réalités ; l'une triste, qui est celle de votre départ pour le Maroc ; pourtant ce pays frère tirera le plus grand profit de votre présence ; l'autre réalité est celle de notre désir à tous, de fixer en nos mémoires, votre présence parmi nous ; et qui a été, en dépit de votre modestie et de vos retraites, d'un rayonnement que nous n'oublierons jamais.

Raouf Kamel

ALLOCUTION DE M. ALEXANDRE PAPADOPOULO

Cher Ami,

Je sais que nul n'a plus horreur que vous des conventions sociales et de la littérature de convention, où vous voyez sans doute une espèce de sacrilège. Mais enfin, Mallarmé lui-même a composé maints poèmes de circonstance et il est des cas où les conventions sociales, et les ennuyeuses manifestations oratoires qui les accompagnent inévitablement, représentent, gauchement, un sentiment vrai, un sentiment profond, partagé spontanément par tout un groupe.

Croyez, cher Monsieur Bounoure, que c'est bien le cas aujourd'hui. C'est un sentiment de très sincère amitié, de profond regret à vous voir nous quitter, c'est aussi un sentiment de reconnaissance pour tout ce que votre présence a apporté à vos collègues, à vos étudiants, à vos amis, qui nous a poussés à nous réunir ce soir avec vous, au risque de vous imposer quelques discours.

Ne craignez pas, cependant, que m'étant ainsi assuré d'une caution morale je m'aventure en de longs développements devant le sévère critique littéraire que vous êtes et qui me regarde déjà d'un œil malicieux. Il faut bien tout de même vous dire toute ma reconnaissance personnelle de directeur de revue pour l'éminent et généreux collaborateur que vous avez été

depuis votre arrivée en Egypte. Et bien avant déjà ! Ma première rencontre avec vous a été favorisée par le plus pur des poètes puisqu'elle a eu lieu à l'occasion de la pénétrante étude que vous nous aviez envoyée en 1946 pour l'anniversaire de Mallarmé.

Depuis, nous avons appris à connaître l'homme si simple, si détaché et si affectueux à la fois, généreux dans la vie privée et courageux dans la chose publique.

Mais, apprendre à vous connaître c'était comprendre aussi que vous portiez en vous un monde en partie inconnaissable ou du moins ineffable. C'était savoir que sur les trois dimensions dans lesquelles vous circuliez avec nous dans les rues, où vous observiez ces visages dans les tramways, s'insérait toujours la quatrième dimension de la poésie, qui transformait tout, qui éclairait tout. Vous savez être étonnamment présent quand il s'agit d'aider vos amis ou de juger les affaires du monde, mais vous gardez toujours quelque part un secret recueillement et comme un esseulement en poésie. Mais par une de ces contradictions dont se joue l'intuition, c'est précisément cet esseulement, cette vie secrète en poésie, qui vous donnent un accès direct sur les êtres et les choses et vous permet de les juger avec un instinct infailible.

Vous prétendez modestement avoir passé votre vie sur le parvis du temple, à tracer ces épures à la craie à travers lesquelles les enfants poussent du pied leur pierre. Mais vous me permettrez de dire que ces dessins géométriques et que ces jeux enfantins, avec le Parvis qu'ils situent aussitôt alentours, nous suggèrent bien souvent une plus précise, une plus troublante image du Temple que tant de prêtres n'auront su le faire en célébrant des messes en ses autels.

On pouvait s'étonner qu'avec votre divination de la substance poétique vous n'ayez pas créé vous-mêmes les plus beaux des poèmes. Était-ce l'ascétisme de l'Orient, le mysticisme du désert qui interdit les images ? Et puis, vous avez su nous faire sentir, à travers l'expérience poétique des meilleurs, — toujours individuelle, toujours insuffisante, — l'essence même de la poésie et vous avez peut-être créé ainsi, sur le Parvis du Temple, un genre poétique nouveau.

Nous pouvons être sûrs d'une chose. Où que vous

alliez vous apporterez avec vous ce même regard qui exigera des hommes, des livres ou des paysages ce qu'ils ont de meilleur et qui leur livrera aussi ce que vous aurez puisé de meilleur à d'autres horizons. Et nous formons le vœu que l'Égypte, le Nil, et l'Orient, que le souvenir épuré de vos amitiés, vous suivent et servent encore ailleurs.

Alexandre Papadopoulo

REPONSE DE M. GABRIEL BOUNOURE

Comment vous remercier, amis égyptiens, amis français, qui avez eu l'idée généreuse d'organiser cette agape nocturne et fraternelle, au bord du Nil, à cette heure qui est entre le printemps et l'été, à la veille de mon départ. J'en tire une profonde joie, mais aussi, pour tout vous dire une émotion quasi douloureuse. Quand il s'agit de quitter l'Égypte, la décision qu'on a prise ne va jamais sans un intime déchirement. Il n'est pas facile de s'éloigner de cette terre, qui paraît au premier abord sévère et sans séduction particulière, et qui vous conquiert lentement par des puissances qui semblent moins appartenir à une réalité géographique qu'à un être humain spiritualisé par l'histoire, les arts, les spéculations sacrées et la prière. Si l'homme habite la terre en poète, comme le pense un philosophe d'aujourd'hui, aucune de ses demeures terrestres n'a jamais été plus riche de cette énergie étrange qui s'appelle la poésie. C'est pourquoi faire ses valises au Caire, c'est une opération démoralisante, qui vous coupe bras et jambes et que l'on interrompt à tout moment pour s'accuser d'avoir pris une décision irréfléchie, absurde et inutilement cruelle. A mon âge, on ne devrait plus partir, si ce n'est pour ce départ qui n'est pas fixé par nous, le départ qu'on n'a pas le loisir de manquer...

Cette soirée confirme, avec un accent de cordialité chaleureuse qui m'émeut infiniment, ce que j'ai toujours pensé du cher Orient. L'Orient, c'est la partie de la planète où les hommes sont le plus hommes.

L'Orient, ce sont les terres privilégiées où fleurit cette vérité — valeur qui s'appelle la civilisation. La civilisation ce n'est pas les machines, comme les échnocrates voudraient nous le faire croire. Même pas ces admirables machines électriques qui miment à vous en donner le vertige les fonctions de notre psychisme. Nous autres, orientaux, nous savons qu'être civilisés, c'est sentir intensément le caractère sacré de l'homme et de l'existence humaine. Ce n'est pas vainement que l'Égypte depuis des millénaires a mesuré l'existence humaine à la mesure de l'invisible. Aussi le bédouin illettré ... j'en avais un témoignage vécu ces jours derniers ... qui vous reçoit dans sa tente avec des façons seigneuriales et qui observe strictement les heures canonales de la prière, cet homme a le véritable style intérieur de la civilisation. En 1922, Catherine Mansfield observait en Occident, sur beaucoup de visages des signes de « dé-civilisation ». Rien de pareil en Égypte. Vivre en Orient, c'est avoir le privilège de découvrir l'homme et de se sentir plus homme. Le sens humain ici empreigne tout. D'ailleurs, c'est bien simple: on ne peut vivre qu'en Orient.

Vivre en Orient, je considère donc que c'est un grand privilège et un grand honneur. Mais pour jouir pleinement de cette situation de choix, il me fallait y être introduit, y être initié. L'Égypte n'ouvre pas si facilement la porte de ses sanctuaires. Vous tous qui êtes ici, chers amis égyptiens, chers compatriotes, vous avez été mes initiateurs. Dans mon apprentissage de l'Égypte, ce qui m'a encouragé, guidé, éclairé, c'est votre confiance et votre affection. Non seulement dans les arcanes de l'administration, mais dans les usages et les sentiments de la Vie: grâce à vous j'ai pu prendre part, une part petite et modeste, à cette grande œuvre qui s'accomplit ici présentement: l'affranchissement d'un vieux peuple, l'effort tatonnant mais vigoureux dont le but est l'épanouissement de la personnalité politique, culturelle et spirituelle de l'Égypte. Grand honneur pour nous Français qui habitons amicalement le pays de Masrou, que de maintenir la tradition féconde de l'Institut d'Égypte et des Saint Simoniens. Pour moi, j'ai toujours senti ce qu'il y avait d'exaltant dans ma mission: montrer, aux jeunes gens si doués de

cette terre si antique, les procédés et le style de l'intelligence française; allumer sur la lettre de nos grands textes, la flamme de cette sympathie d'âme et de cœur qui existe entre l'Égypte et la France.

J'ajouterai — pour reparler d'honneur, que le plus grand honneur qui m'est échu dans ma vie, je l'ai reçu quand les autorités universitaires de l'Égypte m'ont confirmé dans ma fonction, malgré des événements sur lesquels je me tairai pour ne pas troubler la sérénité de notre réunion par les mots de la colère.

Privilège et honneur de venir boire à cette grande source inépuisable, la chère Égypte, le cher Orient! Mais si nous parlions un peu du plaisir; si nous parlions des plaisirs variés qu'apportent ici les jours, les heures, les minutes. Le plaisir de vivre en respirant la myrrhe et les baumes que ce vieux pays ne cesse d'offrir au « Seigneur de vérité ». Plaisir de ces promenades matinales dans les glorieuses palmeraies, au moment de la récolte des dattes. Plaisir de ces randonnées pédestres en hiver sur la route de Saqqarah, sous l'œil souverain du Sphinx. Plaisir d'aller au Barrage, au Wadi Natroun, à Abou Roach, de se perdre dans les solitudes du Moqattam, à la recherche du fantôme du Calife Hakim — (dans la mesure toutefois où la vigilance des agents de police vous permet de poursuivre les fantômes nervaliens). Plaisir des saisons, du matin et du soir pour un habitant de Giza qui de son balcon découvre les Pyramides. Je n'en finirais pas si je voulais énumérer les séductions, les merveilles et les gloires de la belle Égypte, toutes en présences où sont comprises les présences des morts et les présences des dieux. Mais avant tout, dans le bilan de mes plaisirs égyptiens, il faut dire les plaisirs de l'amitié, toutes les joies qui me sont venues de ces amitiés fortes, solides, fécondes comme le limon du Nil. Ma femme et moi, toute notre vie au Caire a été éclairée, confortée, embellie par des amitiés si riches et si fidèles que les hommes d'habitude en situent le trésor dans les contrées fabuleuses, dans quelque Monomotapa. Mais dans cet admirable Orient, légende et vérité s'entre-croisent perpétuellement, ou plutôt la vérité y revêt l'éclat invraisemblable de la légende. C'est

vous dire la qualité de charme, d'émotion, de souvenir irradiant que j'emporterai de l'Égypte et de cette dernière soirée. C'est vous dire ma profonde reconnaissance. Merci à vous tous du fond du cœur et laissez-moi lever mon verre, selon le rite, pour ponctuer deux paroles où je voudrais enclore un monde d'amitiés individuelles et générales, intimes et historiques :

Vive la chère Égypte !

Vive l'amitié franco-égyptienne !

Gabriel Bounoure

BANCO ITALO EGIZIANO

S.A.E.

Capital L.Eg. 500.000

entièrement versé

TOUTES
LES OPERATIONS
DE BANQUE

ALEXANDRIE

1, rue Toussoun

R.C. 250

LE CAIRE

18, rue Talaat Harb Pacha

R.C. 776

Vient de paraître

aux éditions de « La Revue du Caire »

TEWFIK EL HAKIM

Pour Notre Terre

Traduction française

de

F. MOUSSALEM et A. ADOPOL

Avec une importante introduction

par

ALEXANDRE PAPADOPOULO

La dernière pièce de théâtre du célèbre auteur égyptien, un drame de la terre, profondément humain, mais pénétré d'humour et de poésie.

Un volume sur beau papier P.T. 60

150 exemplaires numérotés sur papier de luxe P.T. 100

La Revue du Caire

DIRECTION ET ADMINISTRATION

3, Rue Dr. Abdel Hamid Saïd — Le Caire
Tél. 41586

LE NUMERO : 20 Piastres

Abonnement pour l'Egypte : Un An P.T. 200
Abonnement pour l'Etranger : Un An P.T. 225

Représentants à l'Etranger:

FRANCE

Prix du Numéro 240 frs.
Abonnement un An 2400 frs.

ETATS-UNIS

STECHELT HAFNER, INC., 31, East 10th Street,
New-York 3 (N.Y.)

Abonnement un An \$ 8

CANADA

PERIODICA, 5012, avenue l'apineau, Montréal 34,
Canada.

Abonnement un An \$ 8

VIET-NAM

FRANCE-ASIE, 93, rue d'Ormay, Saïgon.

ON S'ABONNE SANS FORMALITES CHEZ TOUS
NOS REPRESENTANTS.

N.B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts tous les jours
de 10 heures à 12 heures.

Maintenant !

A
BRUXELLES
AEROPORT
NATIONAL



Passagers des lignes internationales, vous trouverez Cigares, Cigarettes, Alcools, Champagnes, Liqueurs, etc... en franchise de droit au « tax-free SKY SHOP » de la nouvelle aérogare de Bruxelles National — Réductions diverses jusqu'à 60%.

